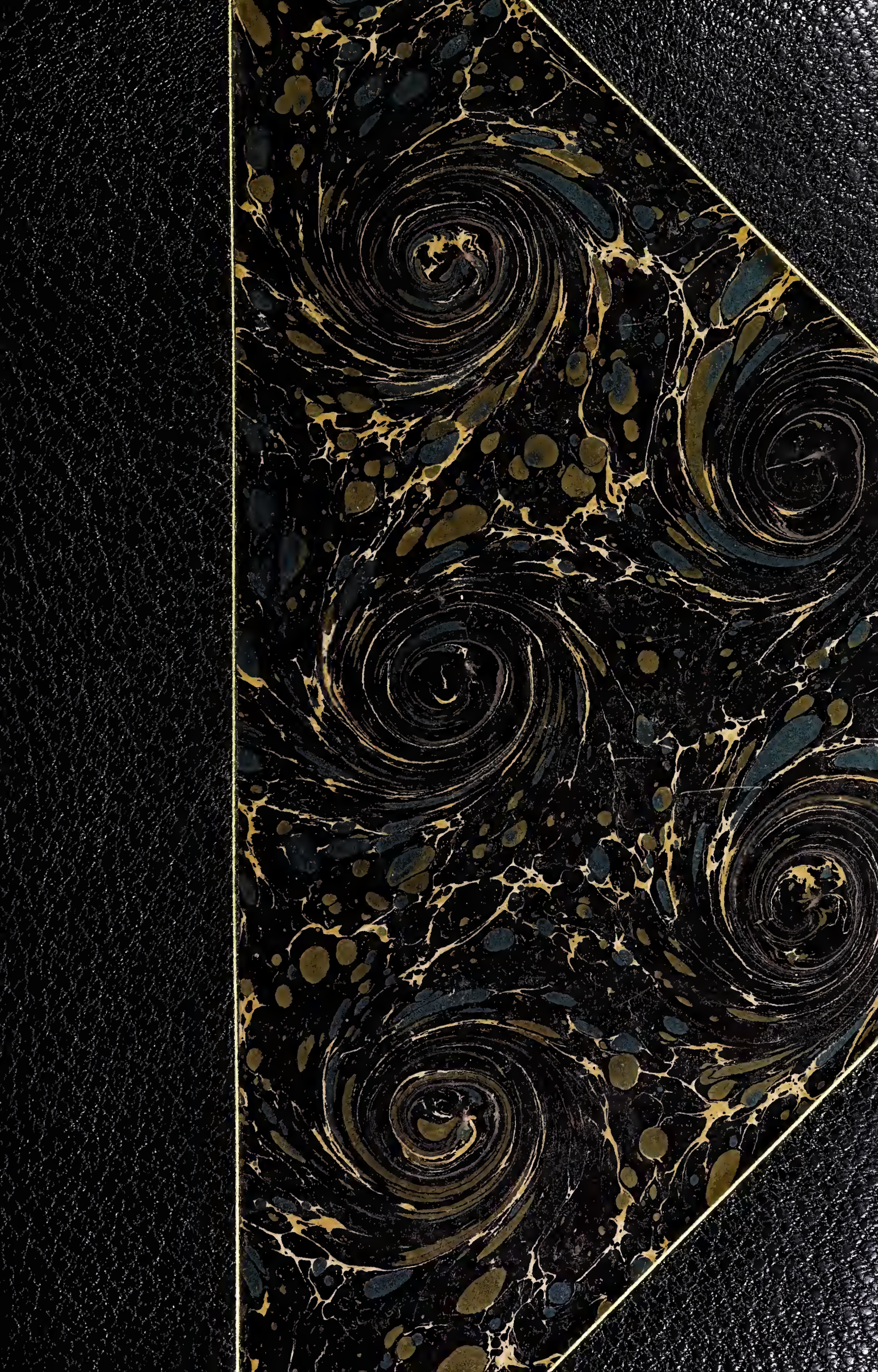


Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/paysagesparisien00goud

ÉMILE GOUDEAU

PAYSAGES PARISIENS

HEURES ET SAISONS

ILLUSTRATIONS

COMPOSÉES ET GRAVÉES SUR BOIS ET A L'EAU-FORTE

PAR

AUGUSTE LEPÈRE

PARIS

IMPRIMÉ POUR HENRI BERALDI

1892

Ci inclus la
marque.

J'ai essayé de
tirer Evreux en
rouge sur ce dessin
noir. Ce mot
est trop maigre.
et puis comment
faire pour bien
trouver la place des
piquants à enlever?
moi qui repère mal!

Je crois qu'en
3 couleurs ça va bien

La forme générale
me semble assez
amusante.

Tétis vous du même
avis que moi.

C'est à regret
que je vous livre ce
hérisson, car je
ne vais plus vous
voir maintenant.

— Quand m'enfin
vous tenir mes
exemplaires. et

E. GOUDEAU ET A. LEPÈRE

PAYSAGES PARISIENS

HEURES ET SAISONS

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Cent trente-huit exemplaires numérotés sur papier vélin
des Papeteries du Marais.

N° 115

PAYSAGES
PARISIENS
HEURES
CAISSONS
LEPERE
FEVRIER 92.

ÉMILE GOUDEAU

PAYSAGES PARISIENS

HEURES ET SAISONS

ILLUSTRATIONS

COMPOSÉES ET GRAVÉES SUR BOIS ET A L'EAU-FORTE

PAR

AUGUSTE LEPÈRE

PARIS

IMPRIMÉ POUR HENRI BERALDI

1892

A LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DES LIVRES

H. B.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TITRE (eau-forte). — Matin : Balayeuses au Pavillon de Flore. — Midi : Terrains vagues d'où l'on extrait la glaise, à Vaugirard. — Soir : La Seine au port de l'île Louviers. — Nuit : Sortie de l'Opéra.

Sur les toits de l'Opéra XI

Quai Conti : les bouquinistes XV

MATIN-PRINTEMPS, titre (eau-forte). — Sur le quai du Louvre.

Le Louvre vu du Pont-Neuf 1

Arrivée des maraichers aux Halles 5

Le Carreau des Halles, pointe Saint-Eustache 7

A l'Estacade : les pêcheurs a la ligne au lever du soleil . . 11

Les Prêtres vont dire la messe a Notre-Dame 15

Giboulée sur le Pont-Neuf 19

Place de la Bourse a dix heures 25

A l'Arc de Triomphe : promenade matinale 31

La Potinière au Bois de Boulogne 35

Devant Tortoni 39

MIDI-ÉTÉ, titre (eau-forte). — Au parc Monceau.

Sommet de la Butte Montmartre 41
Boulevard des Capucines : promenade des ouvrières 47
La Seine au Point-du-Jour 51
Place de la Concorde : menace d'orage 55
Longchamps : le grand prix 59
Rue de la Lune : l'heure du goûter 67
Aux Tuileries : les nourrices 71
Bains froids pour hommes et pour chiens 75
Terrasse des Tuileries : l'heure de la musique 83
La flotte parisienne au bassin des Tuileries 87

SOIR-AUTOMNE, titre (eau-forte). — Place de l'Étoile, coup de vent.

Aux Buttes-Chaumont 89
En route pour le cimetière de Pantin 91
Gare Saint-Lazare : départ des chasseurs 95
Place Maubert : les marchands de tabac 99
En bateau-omnibus au pont des Invalides 103
Au Quai Henri IV : coucher du soleil 105
A l'Écluse de la Monnaie : le crépuscule 111
Avenue de l'Opéra : l'heure du théâtre 121
Feu d'artifice au terre-plein du Pont-Neuf 125
Au coin de la rue Royale 129

NUIT-HIVER, titre (eau-forte). — La cour du Chateau-Rouge, rue Galande.

Le Stryge de Notre-Dame sous la neige 131
En face des Variétés : onze heures 139

Faubourg Montmartre : le brouillard 145
Parvis Notre-Dame : le verglas 149
Le Boulevard a deux heures du matin 151
Rue de Venise 159
Feux de nuit au quai de la Rapée 163
Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève 169
Quai aux Fleurs : la vie renait 173
Travaux de nuit 175

FIN DE LA TABLE DES ILLUSTRATIONS

Les amoureux de Paris sont comme ceux de Célimène; ils adoreraient les défauts mêmes de l'idole, — si Paris en pouvait avoir!

A Paris seulement les philosophes trouvent la cité rêvée par Platon; — les politiques y rencontrent le mouvement perpétuel; — les moralistes

y puisent incessamment pour leurs analyses des matériaux hétéroclites, perles ou pourritures; — les mondains s'y amusent, les laborieux s'y livrent à de formidables tâches. Chacun va de son côté dans cette majestueuse réduction du Cosmos; tous ont pour les unir un lien commun, l'amour de Paris.

Parmi ces amoureux, quelques-uns, artistes volontaires ou inconscients, adorent surtout l'aspect extérieur de leur Grande Ville, à la façon des amants qui se contentent d'être les fidèles serviteurs de la Beauté, sans aller au delà de la splendeur des lignes ou de la joliesse des détails. Peu leur chaut que leur maîtresse possède une âme transcendante, un esprit supérieur, un cœur d'or ou des passions redoutables; ce qu'ils adorent, ce sont les variations de sa beauté au hasard des heures et des toilettes.

Ainsi certains passants hâtifs, banquiers peut-être ou écrivains, employés ou notaires, marchands ou peintres, tout en arpentant les rues et boulevards d'un pas rapide d'hommes affairés, savent très bien voir sans avoir l'air de regarder; ils

admirent en purs Parisiens les aspects, — changeants, suivant les temps, les heures et les saisons, — d'un spectacle incessant où s'amalgament en un fondu exquis la Nature et l'Artifice.

Tandis qu'à côté d'eux les touristes venus du lointain ou les ahuris clients de « M. Cook » que trimballent des chars à bancs, n'aperçoivent rien, — et ne peuvent rien apercevoir, puisqu'ils ont les yeux constamment fixés sur la description didactique du Bædeker ou du Murray, — nos dilettanti, passionnés pour Paris et devenus poètes comme tous les amoureux, guettent la gloire des parures, la splendeur des ajustements dont l'habille la capricieuse atmosphère, dans une blonde matinée de printemps, dans une mélancolieuse après-midi d'automne, et aussi le détail de ses faufreluches et de ses bagatelles, selon que le vent d'hiver poudre à frimas, comme une marquise, la Ville adorée, ou qu'une brise d'été agite doucement sa chevelure verte sur ses maisons blanches comme des épaules.

Pour ce Parisien-là, il n'est pas de plus belle

campagne, de plus miraculeux paysage que Paris; il y trouve tout ce que la Nature lui pourrait offrir, plus une foule de choses que cette pauvre Nature ne lui offrirait pas! et, par une adaptation éminemment incompréhensible au delà des fortifications, il signe chacun des paysages parisiens du nom de quelque artiste favori. La place de la Concorde sous une pluie fine? c'est un Nittis. Un régiment qui passe sur le boulevard? c'est un Detaille. Une brume venant estomper et presque noyer les lignes, les couleurs et les figures? c'est un Carrière. Un ciel d'été infusant du violet dans les ombres? c'est un Claude Monet. Le vieux Paris devient un Méryon; une femme alerte, un Grévin; le Bois le matin, un Corot; le théâtre le soir, un Béraud. Et, les grandes masses, les perspectives d'ensemble, les décors grandioses sous le soleil de midi ou par les froides lunes d'hiver, seront pour lui des Rubé ou des Lavastre.

De ces observateurs de la vieille Lutèce et du nouveau Paris en voici deux : un artiste, dessinant les aspects qui le frappent, capable, par une

habileté singulière, de les graver aussi, et qui plus est de deux manières indifféremment, à l'eau-forte ou sur bois; — et un rêveur, notant ses impressions. Ils vont, chacun de son côté, sans songer à mettre en communion ces notes écrites ou dessinées, qui risquent fort de sommeiller éternellement en quelque ténébreux tiroir....

Mais voici qu'un troisième Parisien survient; c'est un bibliophile, il va servir de trait d'union entre l'écrivain et le peintre : il offre de créer le livre, en mettant les dessins de celui-ci dans le texte de celui-là.

Et de cette triple association naît le présent volume : PAYSAGES PARISIENS, HEURES ET SAISONS.

Fin de février ou commencement de mars. Temps sinon froid, du moins aigre.

Cinq heures du matin. Le jour ne point pas encore ; mais déjà roulent des buées semblables à des voiles, indiquant que la nuit ramasse son manteau et ses jupes pour quitter Paris. Tout semble indécis, les vagues lumières comme les bruits à peine éveillés, dans le léger brouillard bleu ou violet qui emmitoufle les becs de gaz et assourdit le son des angélus.

De-ci de-là, sur la face sombre des maisons,

de rares fenêtres s'allument; et, aussi, derrière les monotones murailles des casernes, s'entendent des clairons, des tambours, sonnant ou battant la diane. Le tambour roule, également matinal, dans les dortoirs des collèges, tandis que des cloches tintent longuement à la porte des ateliers, que retentissent des sifflets, des clameurs de sirènes, dans les usines éparses en la ville, au-dessus desquelles monte le nuage de la vapeur que roussit la neuve fumée du charbon. Le hihan des boulangers a cessé, maintenant c'est le four qui achève de dorer le pain, après qu'à un galop immodéré, dans une rude mélopée de ferrailles, les brutales voitures de bouchers ont fui vers les boutiques faiblement éclairées, et dont les lourdes grilles s'entr'ouvrent.

*
* *

Ce n'est pas même l'aurore : à peine une indication de lueur. Mais déjà les allumeurs de

réverbères, changeant de rôle pour devenir extincteurs des feux, s'avancent silencieux, tristes, leur long bâton noir à la main ; pendant que les balayeurs et balayeuses, hâtifs, font courir leurs instruments de nettoyage, en demi-cercle, sur les trottoirs. Des cantonniers poussent largement aux égouts les immondices de la veille, le tourbillon sali des vieux prospectus, les restes épars des papiers défraîchis traînant sur le pavé.

*
* *

Sur les longues avenues, sur les boulevards rectilignes, la file des maisons semble engourdie dans un demi-sommeil. Après le départ des balayeurs, un moment d'accalmie, comme un dernier prolongement de nuit, se fait : il semble que le quartier riche, après un court réveil, se replonge dans ses draps et se rendorme. Seuls maintenant, les gardiens de la paix arpentent leur îlot, espérant bientôt voir venir du poste leurs

remplaçants. L'un d'eux déclare : « Il fait froid ! » ; l'autre répond : « Non, il fait frisquet ». Au bout d'une trentaine de pas, il ajoute : « Ça sent déjà le printemps ». Le premier riposte : « C'est pourtant vrai, la feuille pousse ».

Sous les toits, dans les mansardes, crécellent les réveille-matin, tirant du sommeil les domestiques et aussi les ouvriers et les employés. Mais tout cela ne rompt point le silence. A peine, de loin en loin, la retombée d'une porte cochère livrant passage à quelque homme taciturne et rapide, qui allume en courant une matinale cigarette. A peine le roulement de quelque voiture tardive ramenant du cercle le dernier joueur.

Mais, alors même que les quartiers populeux s'éveillent torpides, que le marchand de vins et tabacs, nonchalant, lourd encore, tire ses volets, que de rares passants piqués par le froid, les coudes au corps, les mains aux poches, les épaules remontées, un mouchoir noué autour du cou et des oreilles, ou bien, gaillards déjà,

s'ébrouant dans la fraîcheur de l'air, avec une allure d'hercule jactant de matineuses plaisanteries, viennent à la hâte, sur le comptoir de zinc, arroser de cognac un croissant d'un sou,

la Vie, la Vie bruyante, fiévreuse, commerçante, gouailleuse, riche et pauvre, toute la Vie parisienne se concentre aux abords des Halles, dans le Ventre énorme de Paris.

C'est vers ce point que convergent par toutes les portes lointaines de la grande ville les charrettes de maraîchers, bondées de choux énormes, d'herbes variées, de légumes ; c'est là que vont les longues files de voitures arrimées de bou-

cherie ; aussi là que se dirigent les convois de fleurs, ou même les piétons lourdement chargés de délicates violettes. Les premiers lilas, frileux encore, viennent achever de s'épanouir, sous ces lumières aveuglantes, dans ce tumulte qui les réveille brusquement de leur sommeil campagnard. Les lilas sont étonnés de ne point ouïr le chant premier des oisillons, mais, au contraire, vers la pointe Saint-Eustache, des voix fatiguées de crieurs : « Les mille bottes à dix francs ! à dix francs cinquante ! »

On voit, par grandes arrivées, les fleurs coupées et encore les fleurs en pots, et encore (ô cher printemps qui naît !) de frêles branches, des boutures de jasmin, de minces filaments de vigne vierge, emmaillotés, ficelés, boudinés, laissant pendre par en bas une chevelure de racines emmêlée de terre fraîche, singulière chevelure poudrée à noir. Des milliers de fleurs et d'arbustes vont de la sorte au marché de la Madeleine, vers le temple élégant, pour

former, des deux côtés de l'église consacrée à la pécheresse repentie, une double corbeille odorante, gracieuse. Or, là-bas, non loin du Palais de

Justice, entre les casernes, sous le regard de Notre-Dame de Paris, d'autres fleurs, encore saignantes du coup de sécateur, ou vivantes en des vases, d'autres lilas, violettes, jasmins en primeurs et arbustes de vigne folle s'accumulent, car Notre-Dame la Vierge aime également ces poésies de la terre, ces innocentes poésies végétales, dont ses autels doivent être parés. Les fleurs, ce sont les véritables encensoirs féminins.

*
* *

Sous un porche, devant la caserne que l'aube commence à blanchir, la baïonnette du garde étincelle. L'allumeur vient d'éteindre le dernier bec de gaz sur la place.

De petits nuages bleuâtres d'abord, puis violets, se teintent peu à peu de rose, là-bas, au-dessus de la colonne de Juillet, vers la Bastille. Dans les gares de Lyon et d'Orléans, des coups de sifflet aigus et répétés annoncent l'arrivée

des trains; un grouillement de voitures, de piétons, des cohues de gens se précipitant sous des portes monumentales; des sons de cloche assourdissant l'aurore; des malles craintives, des caisses apeurées passant devant l'octroi armé d'une craie redoutable; puis des appels de voix vers la pittoresque et sordide rangée des cochers maraudeurs, qu'une nuit passée sur leur siège n'embellit point, et que l'étranger regarde avec méfiance.

Tout un brouhaha, un tumulte de vie : des voyageurs, délicats peut-être, mais défraîchis, avec des gants noircis de poussière, des vêtements fripés par une nuit de wagon, le visage fatigué, courent de-ci de-là, en proie à cette terreur profonde qu'inspire la salle des bagages, la recherche du sapin. Enfin, dans les omnibus de famille omnicolores, dans les fiacres déteints, se tassent les arrivants. Et l'on roule. Aussitôt, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, un gaillard de mauvaise mine se met à suivre en

courant dans le vague espoir de quelque aubaine : les bagages à décharger, un pourboire. Tel, un loup derrière une troïka.

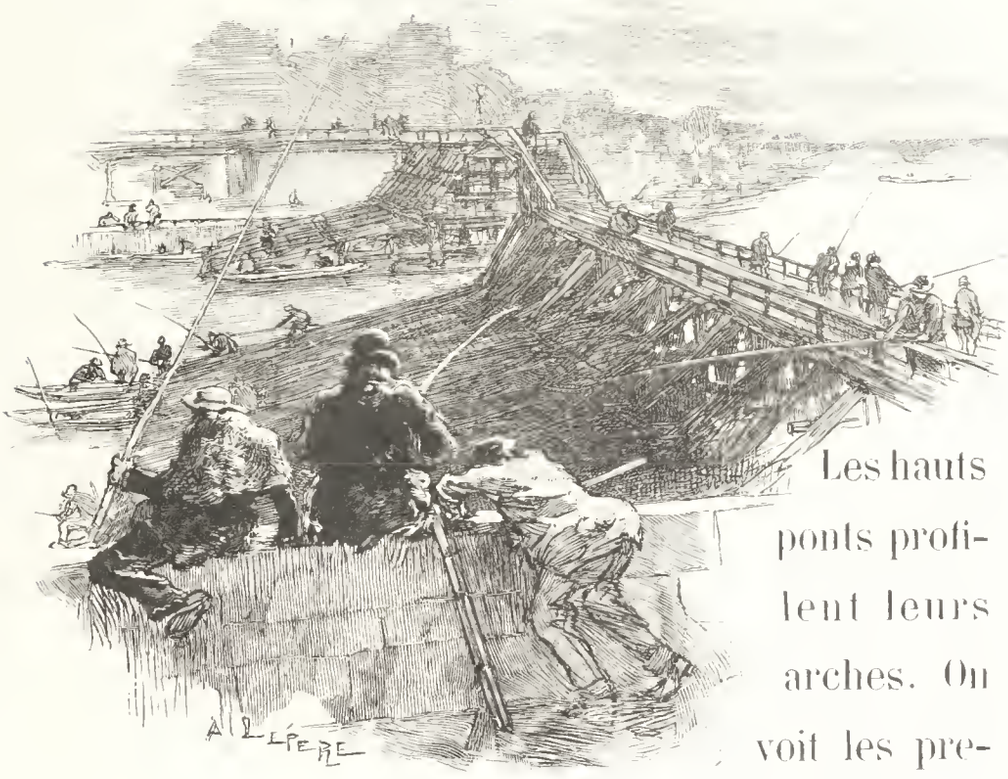
Or, tandis que les voitures des Postes instantanément remplies de leur butin confidentiel s'enfuient sur leurs roues rapides, soudain d'effrontés oiseaux piaillent en gazouillis majeur, et se querellent avec des chansons.

Le soleil s'est levé.

*
* *

Venant on ne sait d'où, sortis peut-être de l'eau, ou tout au moins des piles de ponts, ou bien tombés de la lune qui s'évade sous l'horizon, des kyrielles de pêcheurs à la ligne sont installés déjà sur le bord du fleuve. Légèrement, un bateau-mouche trace un sillon dans la rivière, un remorqueur siffle, demandant la porte de l'écluse. Eux, les pêcheurs, lèvent ou abaissent le bras méthodiquement, dès qu'un initial rayon du jour leur a permis de se livrer à leur sport. Dans

l'embrasure d'une bouche d'égout, deux pots de fleurs sont posés. Oh! amour du Parisien pour la verdure!

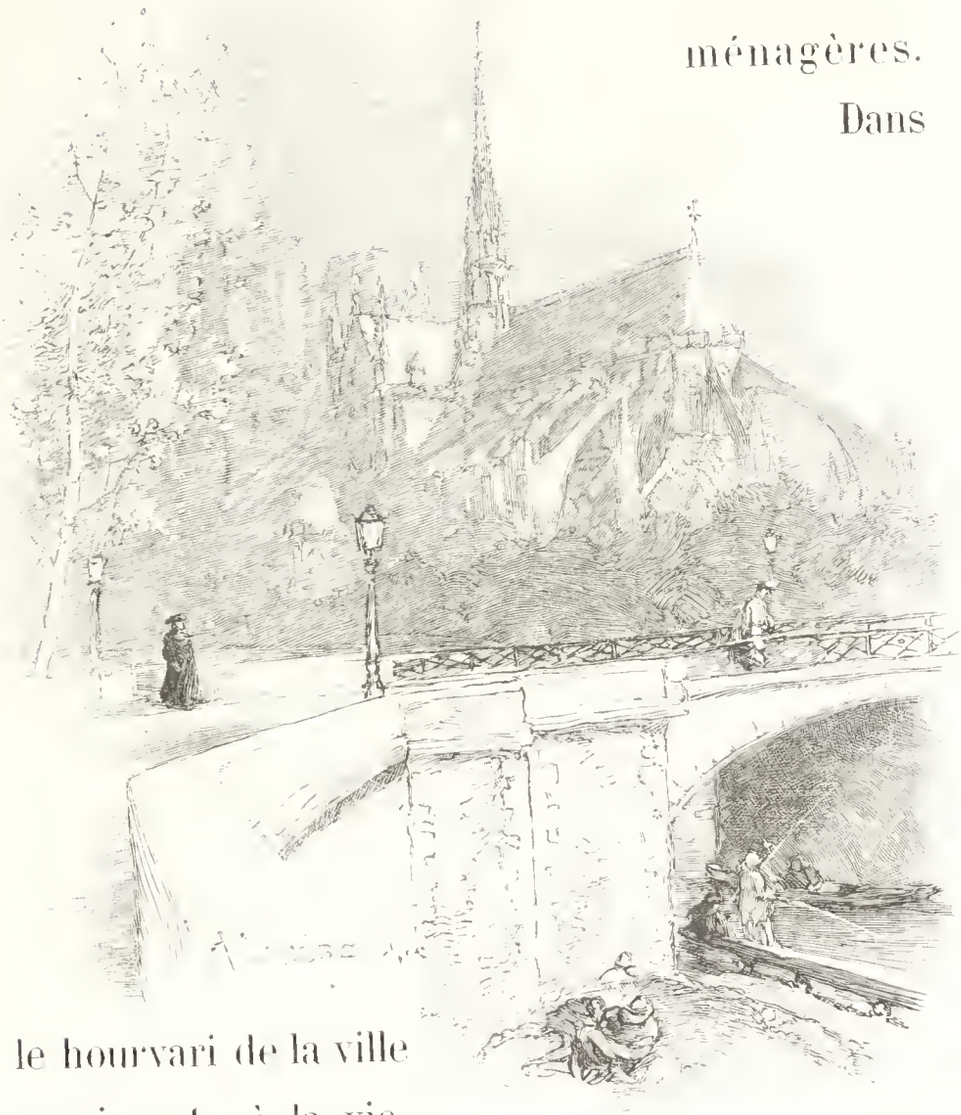


Les hauts ponts profilent leurs arches. On voit les premiers tramways, couverts d'hommes en blouse, filer vers des labeurs. Les pêcheurs continuent à abaisser et à lever rythmiquement le bras, sans entendre autre chose que le bruissement du flot, sans rien voir, sinon le plongeon improbable du bouchon rouge. Philosophes peut-être, mais

non artistes, ces êtres que ne fait point palpiter un des plus beaux paysages de Paris : l'enfilée étrangement monumentale des dessous de ponts, la succession de ces arches, qui semblent posées en télescope dans une perspective que le reflet des flots éclairés rend mouvante, vacillante, comme une voûte de rêve posée sur l'eau !

La brume légère a disparu, l'horizon est clair, mais de minces nuages voilent parfois le soleil. Matinée de printemps parisien : quelque chose d'humide et de doux, de frais et de fragile. Les monuments noirs ont l'air d'être subitement lavés par la lumière ; les maisons ouvrent leurs yeux : les fenêtres frappées par les premiers rayons semblent avoir une prunelle. Des laitiers heurtent bruyamment aux portes ; les boueux passent et cueillent les poubelles lourdes de détritus, que d'ailleurs d'innombrables chiens sont préalablement venus ravager. Une vague odeur d'anciens potages, de biftecks et d'os se mêle à l'arome

des fleurs, au parfum des neuves victuailles que viennent chercher les ménagères. Dans



le hourvari de la ville renaissante à la vie, on peut entendre, malgré tout, un chant de cloches. Vers les églises marchent lentement des

dévotes aux visages muets, aux yeux mi-clos, et se hâtent des prêtres, leur bréviaire sous le bras.

*
* *

Courant, isolés ou par groupes, des employés de magasin et de jeunes ouvrières descendent des faubourgs vers le centre, achetant à la hâte, celles-ci un bouquet de deux sous, ceux-là un petit journal. Les kiosques étalent les feuilles, que la marchande plie d'un coup de main rapide; des porteurs arrivent avec leur papier sentant encore l'imprimerie. Un acheteur matinal ouvre son *Figaro*, un jeune auteur dramatique récolte tous les journaux, pour y dévorer les comptes rendus de sa *première* de la veille.

*
* *

Le long d'un aristocratique boulevard, où retentit la corne des tramways de banlieue, monte péniblement un attelage de six chevaux, durement fouettés par un charretier pressé, et

traînant un chariot sur lequel oscillent lourdement deux énormes pierres de taille.

Au bord du trottoir, un jeune homme élégant, mais un peu dévasté par les veilles, lève les yeux vers une fenêtre d'où une main féminine, ayant soulevé le rideau, envoie un dernier adieu.

C'est le printemps. Les marronniers se hérissent de minuscules feuilles, recroquevillées encore, mais humides de sève.

C'est aussi l'heure brève où la Ville possède un fugitif charme de jeunesse élégante. Balayée, propre, reluisante, elle va bientôt perdre sous le pas des foules et des chevaux cette fraîcheur qu'elle retrouve chaque matin et qui se fane à chaque midi.

*
* *

Un concierge, humant l'air, afin de prendre les nouvelles les plus récentes de la pluie et du beau temps, vient *faire sa porte* : méticuleusement il frotte la poignée de cuivre. Le

facteur passe, dépose les lettres et les journaux, rapidement ; quelques petits télégraphistes jouent avec les chiens, de sorte que, par un ironique destin, les dépêches n'arrivent qu'après les lettres. Des oiseaux viennent picorer on ne sait quoi sur la chaussée ; au passage du moindre vélocipède, dans un grand froufrou d'ailes, ils remontent sur leurs arbres, où déjà leurs nids prennent figure.

Des soldats, portant des clairons en bandoulière, ou des tambours sur le dos comme des sacs, reviennent silencieusement, sous la conduite d'un caporal, des fortifications, vers lesquelles sévissent, chaque matin, les tintamarres de l'école des tambours ; tandis que sur la route, un régiment, musique en tête, parti pour une promenade militaire, les croise bruyamment.

*
* *

Le Ministère des Finances, gravement installé dans le nouveau Louvre, se dresse fier. De

chacun de ces formidables étages monarchiques, destinés en apparence à loger des géants, on en a fait démocratiquement deux, pour abriter le budget, cette liste incivile de la nation. Du dehors on voit cette coupe des fenêtres. De trop rares statues se dressent dans les niches, dont plusieurs sont vides. Kléber, rude guerrier de pierre, regarde d'un air de mépris passer sous les guichets du Carrousel les étranges charges de cavalerie que font les omnibus à trois chevaux. Il préfère sans doute, vers dix heures du matin, ouïr le tambour de la garde montante qui vient relever, à la porte A, la garde descendante. Les officiers se saluent. Des groupes de badauds s'assemblent devant ce spectacle militaire qui plaît toujours aux Parisiens; même des bureaucrates, zélés mais oublieux, s'attardent à la porte, et laissent passer l'heure de la feuille de présence.

Aux fenêtres d'un hôtel voisin, de jolies figures de *misses* s'encadrent, au-dessus d'un café que

le va-et-vient des omnibus emplit et désemplit de minute en minute.

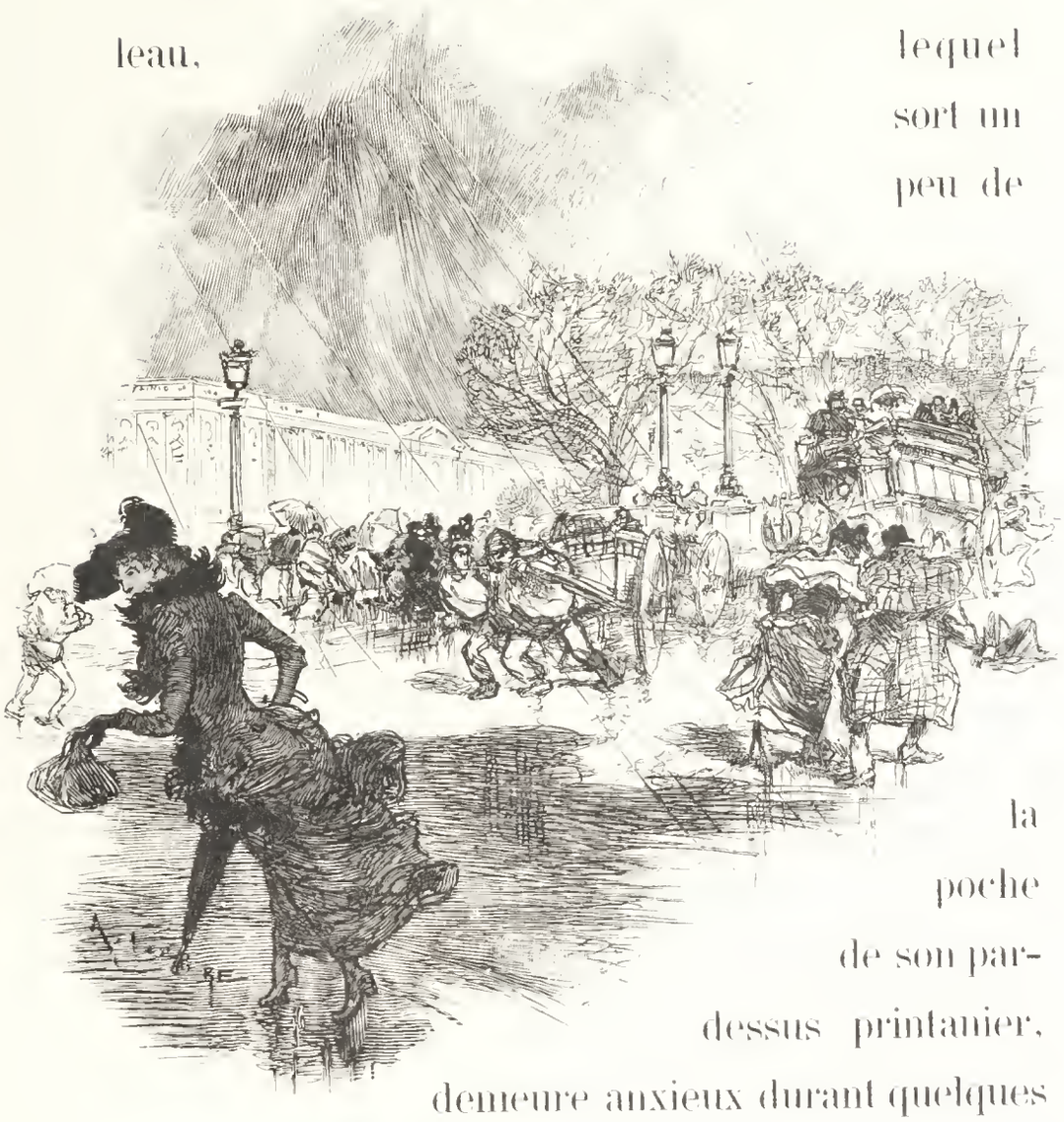
*
* *

Là-bas, d'un air toujours caustique, le Palais-Royal contemple le Louvre. Autrefois, c'étaient les sous-dynasties qui guettaient de là les dynasties en titre ; maintenant c'est la Cour des Comptes, arithméticienne lente, qui guette le Ministère des Finances.

Une soudaine giboulée, ce fléau du printemps, fait tout à coup le vide sur la place ; les cochers de fiacre de la station se couvrent de leur manteau, à moins que, pleins de sans-gêne, ils ne s'installent dans l'intérieur de leurs voitures, afin d'y lire à tête reposée le premier-Paris de leur journal préféré : *l'Intransigeant*. Chassé par le vent d'ouest, le grain marche à grands pas, envahissant le Louvre, les quais, les ponts.

Le ciel se verse tout entier en bourrasque : les fontaines de la place du Théâtre-Français

finissent par prendre des airs de lacs d'Écosse. A la porte de la Comédie, un écrivain, dont on sait les intentions à voir un rouleau, lequel sort un peu de



la poche de son pardessus printanier, demeure anxieux durant quelques secondes, puis reprend une promenade méditative. On ne saura jamais, tant il est long à

se décider, s'il va déposer son manuscrit chez le concierge, ou si, moins téméraire, il prendra plus simplement l'omnibus jaune, la voiture Batignolles-Clichy qui le mènera à l'Odéon.

Dans le jardin du Palais-Royal, une odeur mouillée monte des parterres. Ce rectangle exhale la tristesse des lieux abandonnés, l'évocation des choses antiques, malgré l'apparence moderne d'un vitrage installé dans la cour où se fabrique la lumière électrique. Ici, des silhouettes de prineurs se dessinent derrière les glaces des restaurateurs; là, d'énormes diamants, des rubis, des émeraudes, s'étalent, miroitent chez les joailliers, comme des soleils mis en prison et attendant, ainsi que dans les contes de fées, le chevalier bardé de piastres qui viendra les délivrer.

Oh ! le charme des matinées pluvieuses, sous ces galeries à peine hantées par de rares ombres d'hommes pressés, ou arpentées par ceux qui, n'ayant pas de parapluies, attendent philoso-

phiquement une éclaircie. Il en est d'autres, peu familiarisés avec ces dédales, qui demandent anxieusement où est le théâtre du Palais-Royal!...

Le soleil réussit à dissiper les nuages. Un sourire du ciel rend à ces parages leur grâce sereine, un peu vieillotte, leur allure de Versailles minuscule, leur provinciale élégance : ne dirait-on pas, en effet, un musée où, si le souvenir de Camille Desmoulins, des belles thermidoriennes, des affolés joueurs du 115, ne se sent plus, on retrouve au moins quelque reflet de 1815 ou de la Restauration, parmi ces cafés demeurés vieux comme une montre de famille, avec, sur leurs devantures, un type de lettres disparu de toutes les typographies? On se reporterait volontiers au *camp des Tartares* ; soudain on imaginerait quelque tableau de Boilly : ce serait un chevalier de Saint-Louis, haut cravaté, interpellant le banquier libéral à gilet blanc, et quelque officier ou « brigand » de l'armée de la

Loire, rejetant dédaigneusement *la Quotidienne* que lui tendrait un fils d'émigré, quitte à en découdre dans les vingt-quatre heures. On évoque les Galeries de bois et leurs souvenirs légers. On pense aux estampes de Debucourt, aux volumes de Restif de la Bretonne. Puis on voit, dernière incarnation, le gros Dentu s'endormir écrasé sous le poids énorme des innombrables volumes édités par lui.

Mais ce n'est plus cela ; la vie s'est retirée de ce joli royaume de Golconde, de ce petit empire de Gargantua.... Aussi, dès que l'averse a fait place au soleil, les quelques ombres rares de passants rapides fuient l'abri improvisé que leur offraient les galeries couvertes. Derechef, le désert se fait autour des comestibles et des primeurs, autour des rayons et des feux que lancent vainement, pour des yeux absents, les perles et les saphirs, les rubis et les topazes, en attendant qu'une autre giboulée ramène une passagère foule dans ce Palais de la Solitude.

Seule, lutte victorieusement d'abandon et de délaissement avec le Palais-Royal, cette Place Royale à la couleur de couperose, désert morne et insoupçonné à deux pas du mouvement intense de Paris; vieux décor du dix-septième siècle oublié là, débaptisé, en lequel il s'est passé tant de choses, duels, fêtes, escalades amoureuses, et dans lequel il ne se passe plus rien.

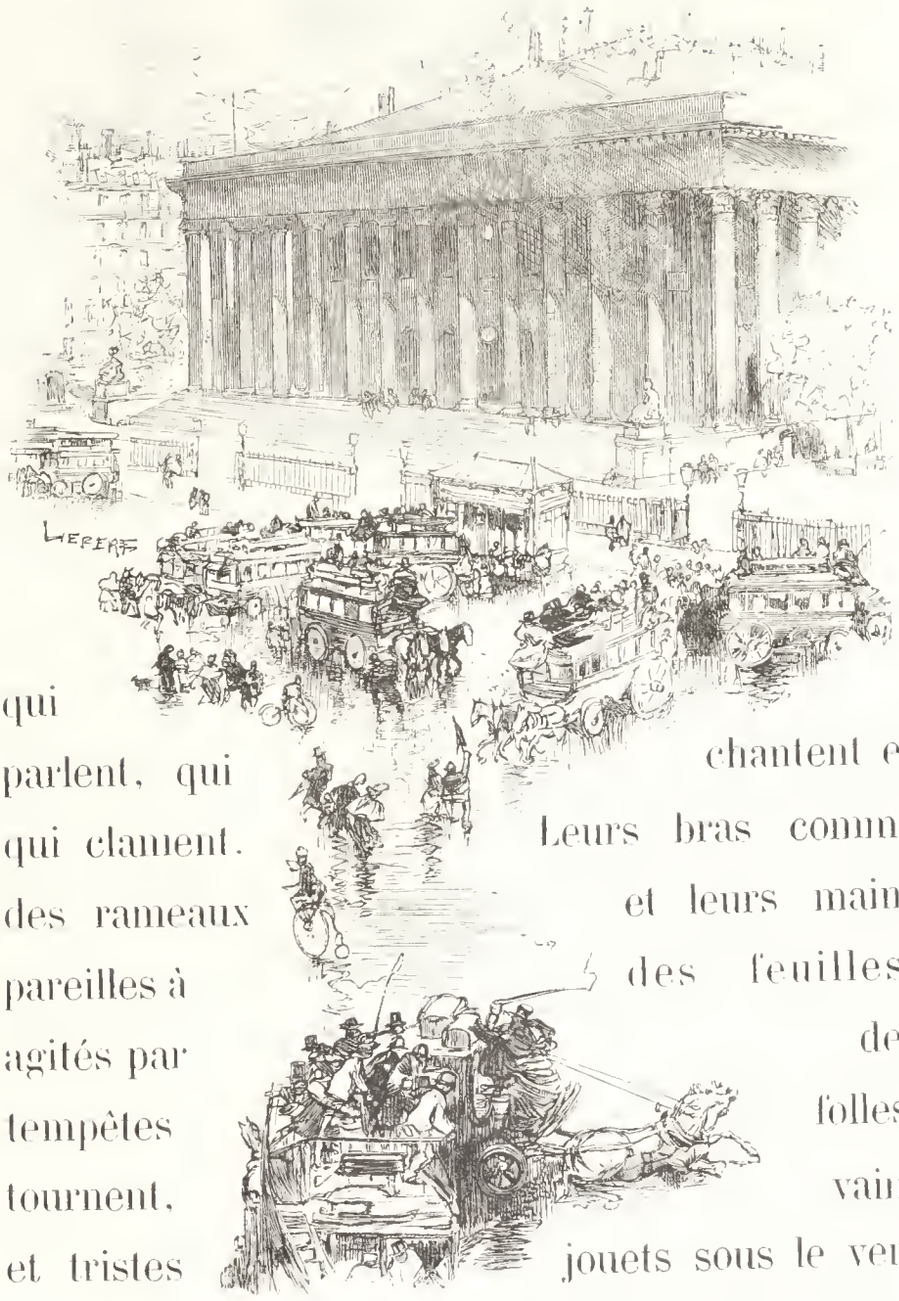
*
* *

On n'a pas encore sonné l'ouverture de la Bourse. Le Palais de la Spéculation sommeille, et la place où il s'élève est presque vide. Mais elle s'emplira rapidement de fiacres fanés, de coupés luisants. Quelques instants avant midi, des hommes pressés escaladent les degrés en quelques enjambées, et se perdent sous le péristyle. Le monument pseudo-antique commence à bruisser, comme une forêt avant un ouragan. Sa lourde colonnade se peuple d'êtres disparates : des gens cossus et d'autres mièvres, des triom-

phants et des affalés, de jeunes courtiers et de vieux commis. Voici déjà le bicorne du garçon de banque qui entre dans le Palais; voici la femme d'affaires, qui reste dans les bas côtés, sous les arbres du jardin, à la bourse « des pieds humides ».

De lourds omnibus louvoyant sur la place, amènent des charretées de spéculateurs de tout acabit, comme, à la halle, les carrioles apportent des fleurs, des choux et des navets.

Ce paysage parisien, aux heures vivantes de la Bourse, arrive à être tellement planté d'êtres de toutes espèces, de toutes essences, d'hommes rabougris à la façon des ceps de vigne ou plus somptueux que des chênes, d'individus bourgeonnants comme des marronniers ou pâles comme des lis, que les arbres des jardins semblent de pure superfétation. D'autant plus que les arbres humains poussant ainsi sous le péristyle néo-romain (oh, plutôt grec! dirait une mauvaise langue), sont de singuliers végétaux



qui chantent et parlent, qui Leurs bras comme qui clament, et leurs mains des rameaux des feuilles, pareilles à des agités par folles, tempêtes vains tournent, et tristes jouets sous le vent des chiffres et l'ouragan des télégrammes. « Exé-

cuter en Bourse » n'est pas une autre opération que celle d'un bûcheron jetant par terre à coups de hache un arbre frappé de la foudre et qui n'est plus bon qu'à faire des bûches : d'où, pour les hommes de finance perdus corps et biens dans les tourmentes de la spéculation, l'usuelle locution : *être brûlé* sur le pavé de Paris.

La Bibliothèque Nationale, au contraire, avec son froid square Louvois, sa haute porte, sa cour vaste, doucement silencieuse, évoque l'idée d'une serre très abritée.

Le matin, au printemps, sont apportés là, avec maintes précautions probablement, et dans des voitures ouatées, les savants cassés ou les fragiles éphèbes, dont l'allure générale implique quelque chose de frileux. Ils semblent fort peu destinés à rester à l'air, ni à subir les bourrasques. Ils évitent, chétifs roseaux pensants, à peine doués de mouvement, les rues trop fréquentées où passe le vent âpre de la lutte pour la vie. Ils frôlent les murs avec l'inquiétude des

sensitives. Ce sont des plantes de serres chaudes, que l'on claustre de neuf heures à cinq heures sous la coupole de la Bibliothèque, dans le souffle chaud des vieux livres entassés, parmi les anciens tomes semblables à des stratifications de charbon fossile. Une lumière égale leur est distribuée, une très douce lumière pareille à celle qui sort des poèmes d'antan, avec l'haleine tiède, languissante, des belles choses disparues, soudain ressuscitées.

Ces lecteurs, dans la serre de la Bibliothèque, deviennent ainsi printaniers, jeunes, délicieusement exotiques au milieu de notre civilisation combative et de notre sauvage lutte américaine. C'est certainement un couvent laïque, quelque Thébaïde de bons Antoines qui, fuyant les discordes, se réfugient dans le Passé comme en un cloître. Aussi ne s'étonnerait-on point d'entendre une cloche sonner matines, et de voir à la porte, au lieu du gardien déguisé en garde forestier, un frère lai chargé de tirer les verrous.

Les gens bruyants qui suivent la rue Vivienne semblent parler plus bas et marcher moins vite dès qu'ils arrivent devant la Bibliothèque, lieu sacré, vénérable, intimidant, quoique à vrai dire, dans le voisinage, certaines pseudo-japonaises, s'abritant sous le nom de l'illustre Colbert, vendent des fleurs à pleins bateaux, mais d'une façon discrète, sous le contrôle tolérant de l'autorité.

*
* *

Deux amazones, l'une svelte et longue, l'autre un peu râblée et bien assise en selle, sont escortées, dans l'avenue des Champs-Élysées, par un cavalier, dont la moustache blonde, délicatement hérissée, a l'air de mousser sur la lèvre.

Sous le ciel léger, les arbres aux feuilles naissantes, grêles, se dessinent en linéaments d'arabesques. Ah ! les printemps parisiens ! les printemps dans cette féerique Avenue, dans cet espace incomparablement grandiose, suprêmement élégant, qui se développe du Louvre cré-

nelé de statues, de la place du Carrousel, jusqu'à l'Arc de Triomphe se découpant sur le ciel comme la véritable couronne murale de Paris, jusqu'au Bois adorablement estompé dans l'opale des brumes du matin. Le printemps et l'automne sont les vraies saisons de ce paysage, lorsque la verdure à peine née ou déjà mourante laisse apercevoir les lignes superbes, gigantesques.

Quel panorama!

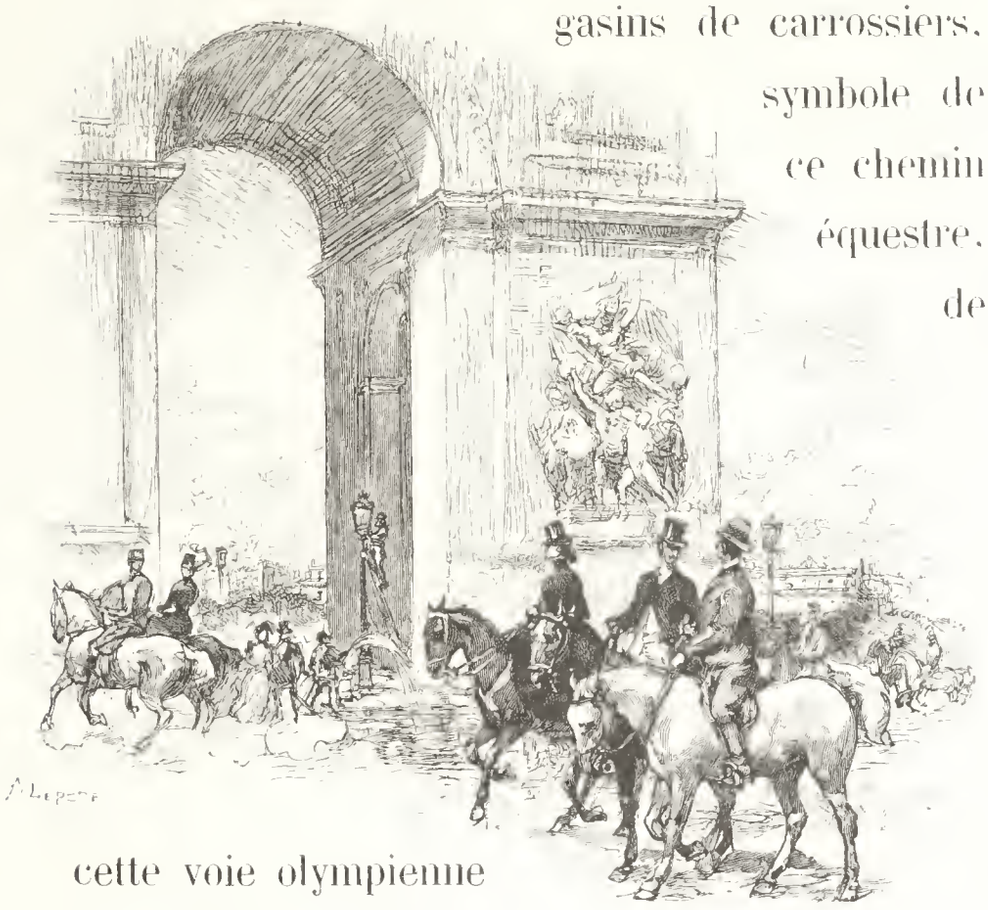
Les deux pavillons survivants des Tuileries encadrant un jardin et des pelouses et se tendant comme des bras vers le parc à la française, dont les vieux et chaque jour plus rares marronniers conservent la spécialité de donner (quelquefois très en retard!) le signal du renouveau.

Et la place de la Concorde, sous le soleil qui s'épand largement, donnant aux monuments lointains leur véritable et grandiose allure! Le mince obélisque lui-même, énigmatique pyramide finement allongée, que cisèlent les hiéroglyphes, prend un aspect saisissant. Les fontaines s'iri-

sent. L'ancien Garde-Meuble, la Marine aujourd'hui, et les hôtels qui lui font pendant, apparaissent comme des grand'gardes précédant la Madeleine debout sur ses marches royales. Les statues des Villes, noblement campées sur leur piédestal de pierre aux angles de la place, demeurent sourdes aux tumultes du Palais-Bourbon s'étalant au bout du pont sur ses marches démocratiques, face à face avec la Madeleine, dont il fut quelquefois l'allié, et plus souvent l'adversaire : pour la joie du philosophe parisien, les deux édifices ont l'air de s'observer d'une façon canine et féroce, comme s'ils étaient en faïence.

Les Chevaux de Marly, puis la longue enfilade des Champs-Élysées, avec le Palais de l'Industrie massif, le Cirque qui a l'air léger, non point à la façon d'une écuyère dans un cerceau, ce qui serait logique, mais plutôt ainsi qu'un gâteau à la crème. Et l'attitude encore ensommeillée de ces marmottes de cafés-concerts, qui n'osent sortir de leur torpeur qu'aux pleins jours d'été. Aux allées

d'arbres succèdent des plantations de maisons somptueuses, que trouent de-ci de-là des magasins de carrossiers, symbole de ce chemin équestre, de



cette voie olympienne qui mène à l'Arc de Triomphe. Sur une face du monument, par une ironie bizarre, semblant viser les nobles cavaliers qui passent, la main puissante de Rude a immortalisé la *Marseillaise*, ce chant du peuple. De même, auprès de l'édifice épique,

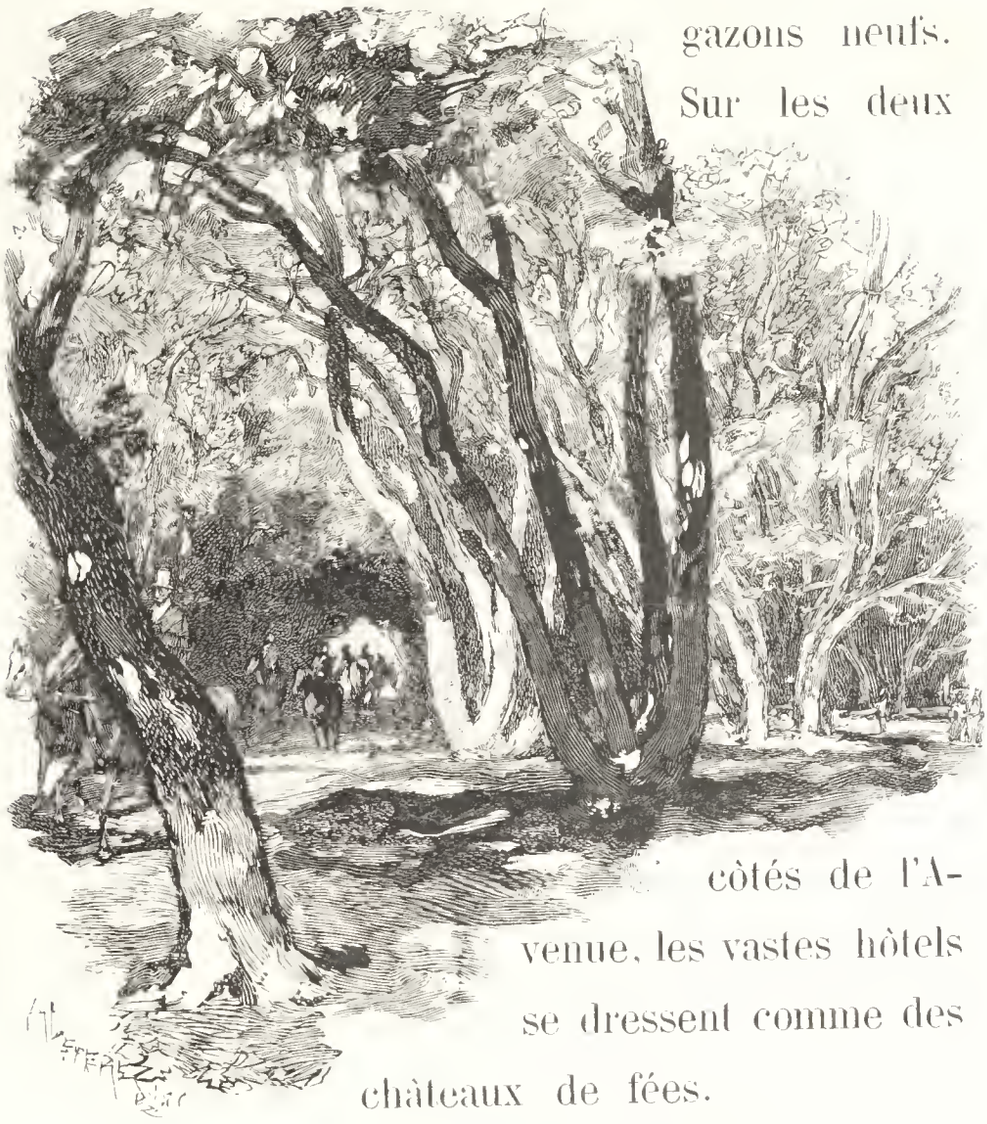
sur la place de l'Étoile aux aristocratiques constructions, ce ne sont que populaires tramways à vapeur, omnibus à trois chevaux, escaladés d'assaut par la foule. En Paris, tout est contraste et antithèse.

Mais, se retournant sur sa selle, et désignant de sa cravache l'horizon jusqu'aux Tuileries, le jeune cavalier à moustache s'écrie : « Est-ce assez beau, cela ! »

Seulement les amazones, peu enclines à la poésie sans doute, se hâtent de quitter cette place de parcours banal pour gagner l'Avenue du Bois, l'ex-avenue de l'Impératrice, et se trouver enfin chez elles, dans le décor absolument parfait, sans tare, qui convient à l'élégance parisienne.

Comme, aux approches de la mer, on sent les effluves salés, de même ici on a, par avance, la perception des senteurs du Bois dans la printanière atmosphère. C'est une sensation hybride, où les parfums les plus troublants de la toilette

se mêlent à l'odeur mouillée des branches verdissantes, au relent des mousses et des gazons neufs. Sur les deux



côtés de l'Avenue, les vastes hôtels se dressent comme des châteaux de fées.

Tandis que, pour se faire maigrir, de « belles madames » (dernière expression consacrée) bravent les giboulées et font une promenade à pied

de l'Arc à la porte du Bois, suivies de grands chiens danois ou de caniches noirs dont la patte de devant est cerclée d'un bracelet d'argent; tandis que des messieurs, en tenue du matin, en jolis costumes venus de Londres, lorgnent ou flirtent le long des massifs, le cavalier et les amazones, envoyant des saluts de tête, ou distribuant des coups de chapeau, gagnent à un trot régulier, anglais naturellement, la fameuse allée des Poteaux.

On ne s'assoit point encore, en ces parages; on marche, ou l'on chevauche. Le Club des Pannés ne s'est pas encore constitué, ni le Club de la Potinière. Les giboulées de mars, qui durent parfois jusqu'en avril ou en mai, ne permettent pas ces réunions, ces assises *plein-air*, imitations, pour gens chics, du *forum* antique, où l'on éprouve la plus grande des joies humaines, qui consiste, au dire des mauvaises et fines langues, à déchirer son prochain, non point à belles dents comme le feraient des dogues

populaires, mais avec de mignonnes lèvres sur lesquelles le fiel devient un sourire.

*
* *

Par la Ville, des fillettes à peine écloses promènent les longs voiles blancs des premières communiantes. La neuve dorure de leurs paroissiens luit en leurs mains gantées. Leurs figures paraissent sombres dans le clair encadrement de leurs toilettes. Ce sont de petites négresses blanches qui passent le long des rues, et s'en vont, escortées de parents pieux, vers les temples larges, aux escaliers monumentaux, d'où elles descendent ensuite gravement, toutes roses d'émotion, avec un air de grandes personnes.

*
* *

Dans une avenue transversale, longue, fière, mélancolique, un corbillard paré de blanc descend de l'église Saint-Honoré d'Eylau, et s'en va vers l'Ailleurs. Des rideaux furtifs se soulèvent

derrière les fenêtres des petits hôtels ; des yeux d'enfantelets regardent passer l'enterrement.

Mais on a vite enlevé, à l'église, les tentures funèbres, car on va célébrer un mariage. Le tapis s'allonge jusqu'au bord extrême du trottoir ; des fleurs nouvelles, de printanières verdures, s'étagent sous le porche. L'église, presque campagnarde, risque un air plus distingué, plus noble, rivalisant un moment avec Saint-Philippe-du-Roule ou Saint-Thomas-d'Aquin, paroisses des grands mariages.

La place, très moderne avec ses correctes avenues, sa fontaine médiale, un café, une boutique de vins et tabacs, un bureau des Postes et Télégraphes, et l'incessant va-et-vient des voitures Passy-Bourse, prend quelque chose de patriarcal, de campagnard, de châtelain, à posséder ce temple simple où tant d'élégances viennent naître, s'unir, mourir.

Une giboulée, tombée en larmes rapides, comme pour saluer le convoi qui part, se termine

en éclaircie, et du même coup balaie le ciel, afin que le soleil fragile du printemps puisse sourire aux deux jeunes époux, au moment où, debout sur le seuil, en sortant de la cérémonie, au milieu des parents et des amis, dans une envolée de souhaits, ils attendront que leur coupé s'arrête sur le bord du trottoir.

Une haie de bonnes gens est plantée sur leur passage. Là, le patronet tout blanc de la pâtisserie célèbre qui fait le coin de l'Avenue, et aussi le petit télégraphiste bleu foncé qui a lâché le bureau voisin, se trouvent naturellement côte à côte, étant l'un et l'autre, par définition et sur un décret spécial de la Providence, délégués à représenter la badauderie parisienne : aussi les voit-on assister régulièrement, en inspecteurs volontaires, très zélés, à toutes les cérémonies publiques, à maints écrasements, à de nombreuses baignades de chiens, aussi bien qu'aux mariages et aux enterrements; aucune saison n'interrompt ce service des plénipotentiaires de

la Curiosité et de l'Indiscrétion : ni l'été, ni l'automne, ni l'hiver; et le printemps n'est point privé de leur présence. Le matin comme le soir, à six heures comme à midi, ils sont là. Valeureux patronets! Exacts télégraphistes! Heureux printemps parisien, qui voit l'éclosion de ces dilettanti, doux badauds artistes, mais bien mauvais pâtissiers et funestes porteurs de dépêches.

*
* *

Midi approche. Il n'est pas besoin que quelques horloges, avançant de plusieurs minutes sur les pneumatiques, aient déjà prématurément frappé leurs douze coups, il suffit que l'estomac parle en maître pour qu'on devine l'heure; chacun s'efforce d'obéir à cette voix impérieuse qui crie à tous : Midi! midi! midi!

Et l'on voit se hâter vers des horizons culinaires plus ou moins riches, les êtres les plus tardigrades et les plus alourdis, redevenus soudainement ingambes.

Car le déjeuner appelle les grands et les petits autour des côtelettes et des biftecks. Les cochers vont bruyamment s'attabler chez le mannezingue, tandis que la porte de l'Anglais s'ouvre silencieusement devant des mondains à allures de diplomates, et que la cohue des employés et des provinciaux se rue sur les Duval et sur les « prix-fixe ».

Il est Midi.

Midi sonne au plein soleil.

Quel délicat assemblleur de rimes saura dire, comme il convient, la poésie trop méconnue, mais si réelle, du Paris d'été? Quel fabricant de dithyrambes exaltera la chaude lumière dont s'inondent les larges places et les avenues, tandis qu'une ombre trouée de rayons tombe des platanes ou marronniers que M. Alphand, pareil à un dieu sylvestre, sema partout, et que, au

meilleur profit des Parisiens, il a vus naître, grandir et s'empanacher de feuilles lourdes, de thyrses légers?

Qui donc décrira la beauté des lignes de monuments se détachant en vigueur sur un clair azur? Au lieu d'être noyées dans les buées, qui les rendent vagues durant les époques brumeuses, elles se dessinent par de solides et puissantes arêtes, tandis que les fines moulures, les détails ornementaux, prennent un singulier relief. Par certaines après-midi, on découvre enfin l'architecture parisienne, on se délecte à voir se découper sur le ciel Notre-Dame ou l'Arc de Triomphe, le Génie de la Bastille ou le Dôme du Panthéon, voire le Viaduc du Point-du-Jour; on peut saluer le Sacré-Cœur là-haut sur Montmartre, et les ailes, devenues délicates, du Moulin de la Galette. Il n'est pas jusqu'aux échafaudages des maçons qui ne sachent prendre, en la lumière épanouie, une allure, une façon de vivre par soi, de se transformer en ornements,

en arabesques sur le bleu pâle ou foncé des étés merveilleux. C'est alors qu'on admire le nouveau Paris, cette floraison d'édifices nés depuis trente ans, qui n'ont pas toujours isolément une valeur saisissante, mais qui, ajoutés les uns aux autres en lignes indéfinies, forment un grandiose ensemble à perte d'horizon, dans la perspective. C'est de l'architecture nouvelle, non plus en ordre dispersé, mais par masses.

La fabuleuse Tour Eiffel, enfin dégagée de ses nuées pareilles à une emmitouflure de lourds vêtements, s'érige, en un treillis inextricable que fait frissonner l'atmosphère : c'est peut-être, il semble, rendue tangible, l'imaginaire mâture du symbolique vaisseau de la Ville. On croirait voir, subitement illuminés par les éclats d'un soleil aventureux, les vergues et les haubans du navire Paris, cinglant vers la gloire étincelante des astres, ayant pour voiles les nuages.

Honneur à la Lumière!

Les pâles statues de marbre, si frileuses,

hélas! racornies presque, et déshonorées par les mousses noires de l'hiver, semblent se redresser. Les Dianes de Falguière, les Hébés, et les Apollons, — que la bise ratatinait, les transformant en pauvres diables dévêtus, implorant chez d'improbables tailleurs pour dieux quelque vêtement chaud, un ulster peut-être, ou la moitié du manteau de saint Martin, — les héros de l'Olympe, sous le ciel désormais exempt de nuages, dans l'atmosphère chaude, récupèrent leur audace grecque. Les pures formes se reconstituent; dans les poitrines de marbre, énergiquement soulevées, on sent passer le souffle de vie si longtemps attendu. Pauvres dieux marmoréens, exilés nus dans les squares, le long des promenades gelées! Enfin, ils renaissent : le triomphal sourire réapparaît sur leurs lèvres. Tout ce peuple de statues ressuscite; les bonshommes en redingote, eux-mêmes, portent beau sous le ciel; Berlioz a moins froid dans le square Vintimille, le geste de Gambetta au

Carrousel paraît plus énergique, le Diderot de Saint-Germain-des-Prés n'a plus l'air de quémander le secours d'un paletot fourré, contre la bise, à l'église voisine, son ennemie. Les grands hommes perchés sur les frontons du Louvre, débarrassés de leurs perruques de brouillards, de leurs shampooings de giboulées, reprennent leur véritable majesté. Que dis-je ? les sirènes de la place de la Concorde, les chimères de la fontaine Saint-Michel, même les vagues lions de l'Institut se remettent à croire à leur immortelle jeunesse de bronze.

*
* *

Sortant du café rechampi d'or, style Louis XVI, où il a, malgré une carte chargée des noms étranges d'une multitude de mets exotiques, mangé simplement deux œufs sur le plat et une côtelette aux pommes, à des prix fous, un Parisien s'arrête près d'un kiosque à journaux, et, tout en humant un cigare étranger, regarde passer

les petites ouvrières. Elles vont par groupes, sombrement vêtues, sans chapeau, montrant au soleil leurs cheveux, blonds, bruns, châtains, tordus en casque sur le sommet de la tête, où luit le peigne de celluloïd. Sous les regards des allants et venants, les petites ouvrières sont plutôt gouailleuses. Elles rient et se moquent, joyeuses d'arpenter le Boulevard par un grand B, elles qui habitent quelque lointain Belleville, les Ternes ou la Villette. Après leur déjeuner hâtif, elles viennent ainsi, durant de trop courts instants, faire partie du décor mouvant, aux Italiens ou vers les Capucines. Elles s'arrêtent devant la boutique du bijoutier, afin d'étudier la symphonie des ors et des orients, ou encore la chanson rouge des coraux. Leurs jolis yeux éveillés de faubouriennes gaies s'élargissent en d'admiratives pâmoisons : « Oh ! ma chère ! le beau bracelet ! »

Le long des hautes maisons coule la lumière crue. La grande banque solennelle s'azure des

taches mouvantes que font de bleus garçons de

recette.

Un peu plus loin, un svelte clocheton, espèce de beffroi-joujou, laisse voir l'heure qui tourne en cercle sur son cadran, comme un écureuil infatigable.

Or, peu à peu, tandis que les petites ouvrières

retournent, rapides, vers la rue de la Paix, dominée par Napoléon dieu de la Guerre, ou vers la rue du Quatre-Septembre, ou encore rue du Helder ou rue Taitbout, les vastes terrasses des cafés s'emplissent d'oisifs et de buveurs. C'est l'heure de la demi-tasse, de la fine champagne et de la chartreuse verte.

Cependant, au balcon d'un club, quelques gentlemen, ayant étudié la cote des favoris du Grand Prix, viennent, tout en regardant de haut la foule, boire un coup de soleil.

*
* *

Aux abords des scintillants palais du Champ de Mars une foule ruisselle. Sur le théâtre de la grande kermesse de 1889, entre les trois dômes, vis-à-vis desquels la Tour Eiffel ressemble à quelque quille gigantesque en proie aux billes d'un billard fantastique, ce sont des peintres, l'œil animé, la barbe en pointe, qui circulent, animant ce paysage factice avec leurs

chapeaux à bords plats, leurs cravates molles et les gestes rapides de leurs mains nerveuses d'où semblent émaner des contours vagues et de rapides croquis.

Pendant ce temps, les derniers survivants de 1889, les Russes, les Anglais, les Yankees, les Espagnols — qui sont restés probablement au Champ de Mars depuis l'époque bénie où l'on put entendre la flûte de Pan retrouvée par les Lautars, et voir les petits ânes de la rue du Caire et la danse du ventre, — ces revenants de l'Exposition se sentent invinciblement attirés par la Tour, comme les oiseaux ivres vont vers les phares allumés au-dessus des flots. On entend un grincement plaintif : ce sont les ascenseurs qui, pareils à d'énormes escargots, montent lentement, le long des fibrilles métalliques.

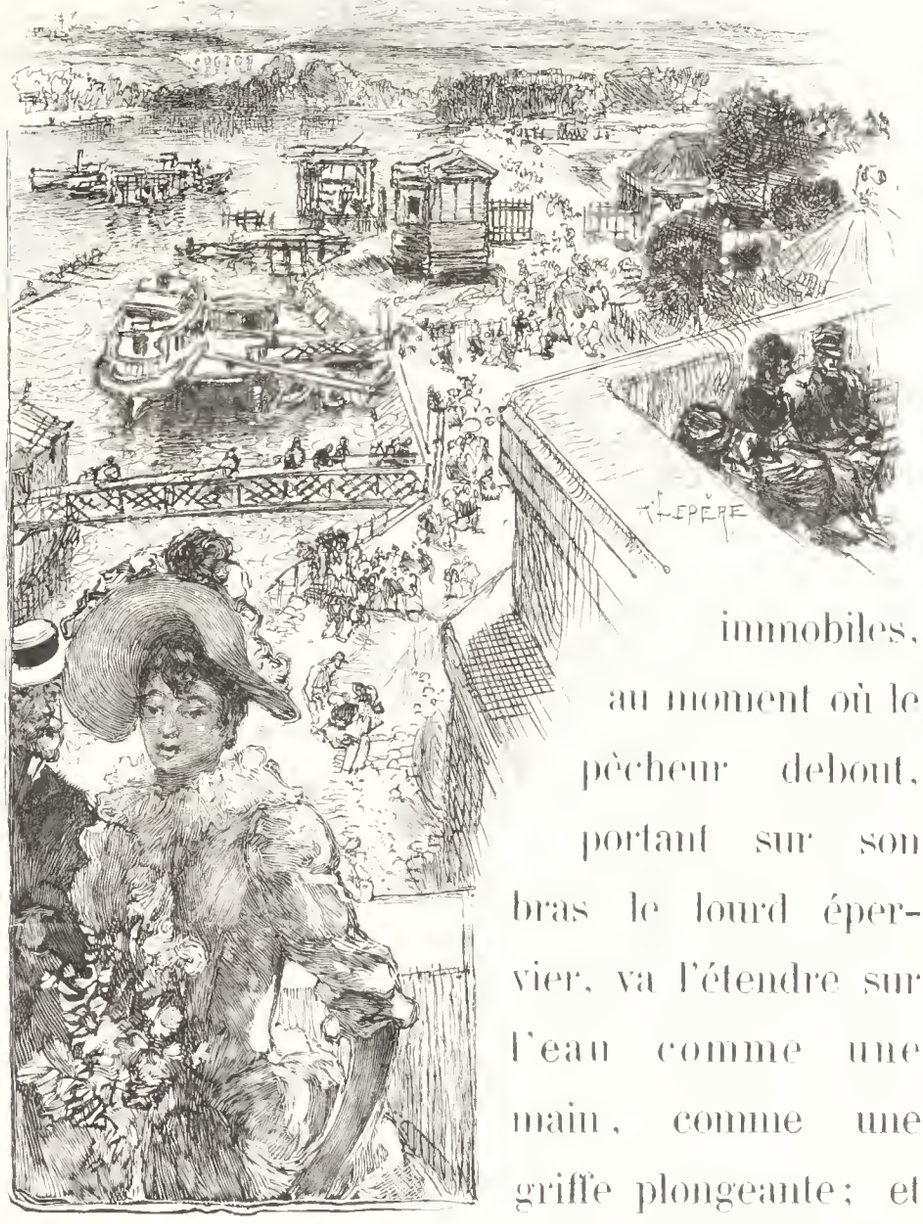
Et, jolie dans sa sveltesse filigranique, dans son allure de feuillage de fer dressé jusqu'au zénith, la Tour laisse passer de larges rayons à travers ses branches. On dit que des artistes

ennemis la comparent à un tuyau de cheminée. Tuyau de lumière, alors, et cheminée du Soleil!

*
* *

Le Viaduc se hausse majestueusement sur l'horizon, le viaduc du Point-du-Jour qui coupe le ciel bleu par une promenade mirifique et solennelle d'arches superposées. Sur la crête de ce rempart, ouvragé comme une ferme de théâtre, courent les trains au panache ondoyant.

En bas, sur la Seine large, et presque trop étroite pour la multitude des agiles bateaux-mouches et des remorqueurs traînant une longue file de mornes chalands, voici un pêcheur debout sur son bachot, qui lance son filet entre deux remous. Le bachot oscille, tangue et roule, le flot le heurte de vagues contraires, selon que les hélices des vapeurs fouillent à sa droite ou à sa gauche, quelquefois simultanément des deux côtés, la surface mobile du fleuve. Le batelier laisse tantôt ses rames presque



immobiles, au moment où le pêcheur debout, portant sur son bras le lourd épervier, va l'étendre sur l'eau comme une main, comme une griffe plongeante; et tantôt à petits coups pressés, mais faibles et non

brusques, il ramène la barque de façon à tirer le filet en suivant doucement le courant. Le pêcheur courbe sa silhouette et peu à peu retire de l'eau suspecte de la Seine un butin généralement illusoire. Du haut de l'île des Cygnes, l'idole de la Liberté sculptée par Bartholdi contemple le paysage, tandis que les gros remorqueurs sifflent pour prier l'obstiné pêcheur de ne se point faire submerger par eux. Le batelier sourit, et d'un tour de rame évite la proue, lorsque son compagnon agile étale dans la barque les blancs poissons mêlés à de noires épaves, qui ne sont autre chose que les boues de Paris, invraisemblable nourriture de ces poissons assez osés pour frétiller aux environs du Point-du-Jour.

Sur la rive, près de l'ancien chalet Gavarni, qui n'existe plus qu'à l'état de ruine, des êtres dans des cahutes de bois se démènent, les uns chantant, les autres dansant. Le maître Gavarni, qui cherchait dans Paris non le paysage, mais

la scène, eût trouvé, là, bien des acteurs de sa Comédie, dans ce bizarre méli-mélo, un peu canaille, parfois idyllique, dont son crayon aurait tiré la subtile essence parisiaque.

Un arome de sueurs et des fumées de pommes frites s'éparpillent dans l'air chaud. Des orgues de Barbarie font tourner sur un rythme entraînant d'impassibles chevaux de bois, qu'enfourchent des militaires accompagnés d'amazones à cheveux roux noués d'une simple faveur souvent fanée. Sur le bord d'un café chantant peint en vert, sans doute par souci des couleurs complémentaires, et à cause du voisinage des rouges sang-de-bœuf ou brique dont se teignent les concurrents, apparaît une jeune femme en rose, dont la figure anémique laisse trop voir une bouche exagérément arrondie, d'où sortent des clameurs aigres, aiguës, agaçantes. Des gabelous en vert foncé, des employés des bateaux-omnibus en noir et or, émaillent la chaussée, tandis que deux hussards tout bleus

font une tache gaie sous la treille ombreuse. Une rue montante, une rue de falaise, grimpe derrière ce paysage et mène vers Auteuil, la ville grave, où jadis, paraît-il, on récoltait du vin, mais où, désormais, aux abords de la gare, piquée en sentinelle, non loin du champ de courses, on ne cueillait naguère que les paris mutuels. Or voici que, par ordre de police, la floraison du pari mutuel a été brusquement arrêtée, et le chœur des bookmakers et des bonneteurs répète tristement :

Nous n'irons plus au bois,
Les *paris* sont coupés.

*
* *

Le mois de juin est arrivé : Longchamps attire la foule des cavaliers et des sportswomen.

De la Concorde à l'Arc de Triomphe et au Bois, c'est le tumulte du Grand Prix. Le temps, qui le matin paraissait orageux et gros de menaces, s'est mis au splendide fixe sous un soleil ardent,

la file ininterrompue des voitures marche. La poussière monte et tourbillonne sous les pieds des chevaux. En vain les arroseurs ont ouvert

la bouche d'eau et promènent, comme un serpent à roulettes, leur tuyau le long du trottoir; en vain, s'étant mis en arrêt, le doigt sur la lance, et, profitant du plus léger intervalle entre les voitures, vaporisent-ils une eau chargée

d'arcs-en-ciel : une poudre jaune enveloppe ce paysage mobile de voitures et d'innombrables passants. C'est la grande fête de l'été. Les faubourgs, devenus subitement déserts, ont perdu leurs habitants. A peine, le long des murs, un passant isolé suit-il le côté de l'ombre ; à peine une cuisinière, obligée par son devoir de stationner à domicile, s'échappe-t-elle sournoisement, jusque vers le plus prochain marchand de vins, qui, ancien agent du pari mutuel, doit être encore suffisamment informé et lui dire si c'est le *français qui a gagné*.

Devant les cafés déserts, sous la tente qui pose une pénombre sur le trottoir, on voit éclater la blancheur solitaire du tablier d'un garçon supputant combien lui fait perdre cet exode des clients. Et il attend le retour, espérant bien se rattraper en comptant les consommations au delà du tarif et en « se trompant » quand il rendra la monnaie.

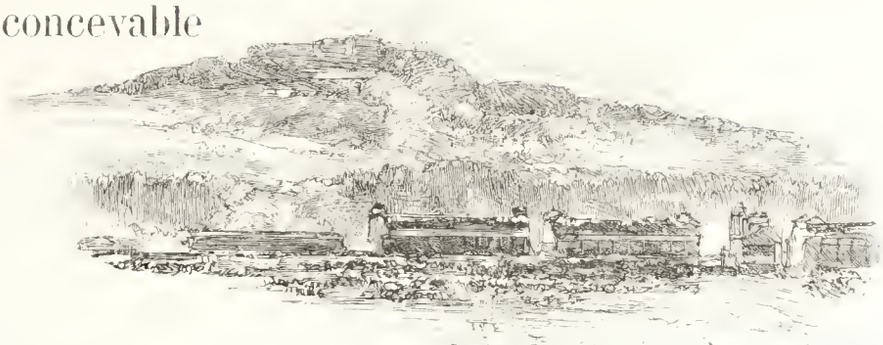
Or, sur cette série de voies triomphales qui,

partant de l'Opéra, mettent bout à bout le gai Boulevard, la sévère rue Royale, la Concorde marmoréenne, les Champs-Élysées en verdure, la place de l'Étoile pareille à un cirque de palais, l'avenue du Bois devenue trop étroite, le Bois que les foules emplissent de tumultes, tout un peuple marche vers Longchamps; tandis qu'en sens inverse, de Suresnes, de Saint-Cloud, de Versailles, un autre peuple ruisselle comme un fleuve débordé. Et subitement ce fleuve, ayant trouvé un lac assez vaste pour faire halte, devient une mer humaine, où roulent des têtes comme des vagues, où moutonnent des ombrelles et des chapeaux blancs, où tantôt bruit une houle sourde, et tantôt s'élève une rafale de cris, alors que les grands breaks, et les hauts mailcoachs ressemblent à des yachts à l'ancre, entourés par les voitures plus petites, analogues à des chaloupes. Les tribunes ont l'air d'une jetée s'avançant dans les flots, et la piste est pareille à une île de verdure au milieu d'une mer noire.

Au-dessus de cet océan monte une senteur forte, mêlée de tous les relents, et dominée par l'odeur des harnais et des cuirs que les chevaux ont mouillés de leur sueur. Parfois, un souffle d'air heureux que les poumons aspirent avidement, épand le baume des foins coupés, et les aromes attiédis qui viennent de la forêt.

Soudain un calme terrible, précurseur de l'orage, se fait sur cet océan de chair humaine. On voit dans l'île déserte courir subitement en cercle un effréné galop de chevaux montés par des cavaliers sauvagement bariolés. Et, alors, un tumulte grossissant s'élève de la mer humaine qui tressaille comme si des volcans souterrains l'agitaient, et bientôt, quand les cavaliers ont enfin atteint la jetée des tribunes, une clameur effrayante s'effare dans l'espace; les vagues de têtes, de bras et de jambes roulent en tourbillons; et, pris d'une soudaine folie, tous ces flots, tous ces fleuves, après être venus un instant battre de leur assaut la tribune présidentielle,

se mettent à remonter vers leur source dans un inconcevable



tumulte.

Pendant ce temps, la torpeur de la brûlante après-midi d'été s'étend sur la ville.

Les arbres des grandes avenues défaillent dans leur solitude, en exhalant de fortes senteurs sylvestres. Toute la vie, tout le cœur bat vers l'ouest, ce côté gauche

de la carte parisienne. Puis, après le Grand Prix, tout à coup, dans une secousse, l'avalanche des hommes et des chevaux, et la vision des ombrelles rouges dans les voitures, et le piétinement des foules pédestres, rendent la vie à tous ces déserts, comme si le sang de Paris ayant reflué brusquement au cœur, regagnait les extrémités.

C'est maintenant une cataracte humaine qui bondit et roule effrénée. Spectacle miraculeux! Cascatelles lointaines des Pyrénées, torrents qui nous invitez à grands renforts d'annonces à vous aller voir, qu'êtes-vous auprès de ce Niagara de voitures? Pour accentuer la vitesse folle de tous ces beaux carrossiers pomponnés, pour sonner l'hallali bizarre de toutes ces roues de voitures transformées en soleils de feu d'artifice par la hâte du revenez-chez-vous, pour accompagner ces cavalcades, il faut une bruyante musique de cirque, et c'est pourquoi les fanfares des concerts éclatent sur les Champs-Élysées.

Sur le boulevard Haussmann, là où l'Opéra vu de dos ressemble à quelque collège ecclésiastique, et peut-être à un sinistre bureau de compagnie financière, un Anglais, s'épongeant le front, se dirige péniblement vers le bar *select* du voisinage pour baigner sa victoire ou noyer sa défaite en des verres de *cocktail* glacé.

*
* *

Alors commence l'*exode parisien* que célèbrent les chroniqueurs mondains, mais qui, malgré ses apparences d'idylle maritime et de campagnarde églogue, est, pour le sincère ami de la grande Lutèce si brillante sous le soleil, un véritable et damnable exil.

Que veulent-ils, tous ces Parisiens, en fuyant leur chez-soi, leur cité qui, avec ses arbres, ses boulevards, ses squares, évoque sous l'ardent soleil l'idée d'une forêt résolue à désormais habiter la ville pour se distraire de l'ennui des champs? Pourquoi s'en vont-ils, si loin, afin,

dès la troisième journée de leur séjour, de revoir Coquelin Cadet, Granier, Daubray, et de rentendre Danbé et son orchestre? Quel besoin de traîner, parmi des hôtels garnis, dans des maisonnettes orgueilleusement appelées villas, le regret du *home* délicat?

Bref! c'est ainsi; mais on pourrait, au sujet de la villégiature estivale, imaginer une églogue bizarre, une parabole exquise, parodiée — oh! sans irrévérence aucune — de celle des Évangiles. Voici.

Ce serait l'histoire de l'Enfant prodigue, désertant les plaisirs de la séduisante capitale, qui l'ont ravagé de cœur, de corps et d'esprit, et mettent, pour ainsi dire, son escarcelle vitale à sec, en l'anémiant et le névrosant; il s'évade de sa Ville épuisante, de sa Maîtresse-Ville, le pauvre Parisien prodigue, vers les champs et les bois, les océans et les lacs, comme on s'en retourne chez ses grands parents, lorsqu'on n'a plus le sou. Il va revoir la maman Nature, le

bon vieux père Pan. Il s'écrie, avec moins de lyrisme que le poète, mais avec autant d'énergie :

« O notre père à tous, dieu Pan, je viens à toi!
« Fils prodigue, je viens me rasseoir sous ton toit,
« Ton palais de verdure étoffé d'oxygène!
« Chez les Parisiens j'ai supporté la gène,
« Ayant trop dépensé du cœur et des poumons.
« Rends-moi mon sang parmi tes pins et goémons.
« O nature! forêts, clairières, étendues!
« Augustes profondeurs, vous m'êtes donc rendues!...
« Et toi, vieil Océan, aïeul des bisaïeux,
« Apaise tes fureurs pour tes petits-neveux!
« Qu'un phosphore vivant anime ton écume,
« Que tout souci s'envole emporté par ta brume!
« O vieillard, sois pour moi plus doux qu'Anacréon,
« Et, pour moi, fais chanter ta gueule de lion!
« Je veux prendre tes flots à pleins bras, et ma bouche
« Veut encore essuyer ton gai baiser farouche;
« Dans mes cheveux épars, je veux, vieil Océan,
« Éperdument sentir ton souffle de géant.... »

Et ils s'en vont; mais Paris n'a point peur; ne sait-il pas que ces fuyards, lassés bientôt du pot-au-feu de maman Nature et du veau gras

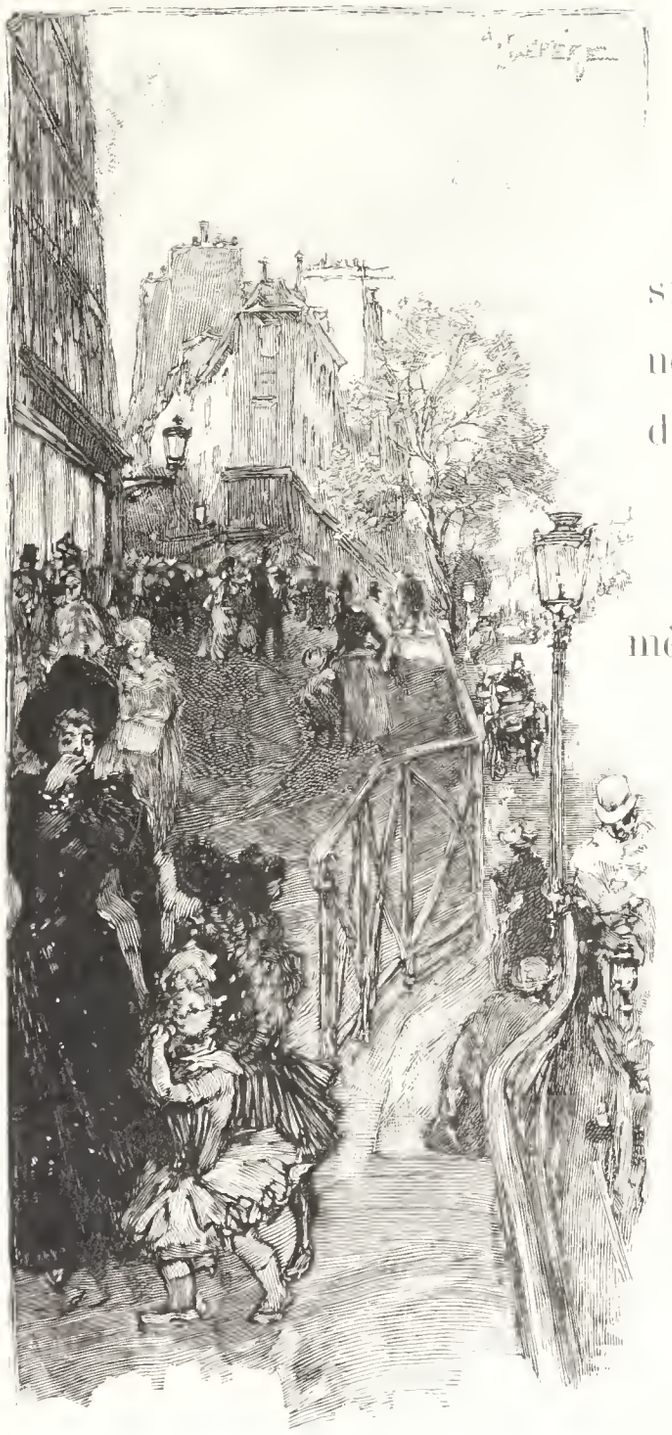
du père Pan, lui reviendront avec joie, comme très certainement l'Enfant prodigue, après s'être refait dans la maison paternelle, a dû — ce qu'a oublié de dire l'Écriture, — repartir de nouveau à ses amours folles, à sa vie joyeuse?

En attendant, les citadins s'échappent vers les refuges peut-être agrestes, mais sûrement peuplés, qui s'appellent Trouville ou Vichy, Dieppe ou Luchon, vers Cadet, Granier, Daubray, vers Danbé et son orchestre, et plus d'un quartier de Paris change soudainement de physionomie. Les fenêtres, ces yeux des maisons, gardent closes leurs paupières de persiennes. Cela produit sous la dure lumière des étés une bizarrerie de cité morte, ou tout au moins l'aspect du château de la Belle au bois dormant. Le vide et le silence ensevelissent ces belles rues bordées d'hôtels somptueux, dont les larges portes, devenues portails de prison, ne gardent que des solitudes, où les meubles se sont revêtus de housses grises, le gris étant signe de deuil

pour les poufs, les sofas, les lustres et les glaces. Les quelques voitures qui troublent seules la quiétude des pompeuses avenues — qu'on peut appeler *pompéiennes*, tant leur désert semble majestueux, — les coupés qui sortent, comme à la dérobée, gardent aussi leurs yeux clos et leurs portières bardées d'une fermeture de bois. Les oiseaux effrontés piaillent des chœurs joyeux à peine interrompus, de temps à autre, par le roulement d'un fiacre égaré. Quel voyageur problématique s'aventure ici? Que vient chercher ce cocher maraudeur? Pourquoi ne va-t-il point vers la rue Montmartre, ou le faubourg Saint-Denis, que l'été n'a point dépeuplés? On ne peut savoir dans quel but ce fiacre trouble la paix estivale, dont jouissent les moineaux francs et les hirondelles, parmi tant de belles maisons désertes et silencieuses, dans la rue de Lisbonne, les avenues d'Antin ou de Messine, ou encore dans le quartier Marbeuf, parages subitement devenus inhabités par décret du Bon Ton.

Et pourtant, d'où viennent au Parc Monceau tant d'hôtes de tout âge? Les abords de ce jardin coquet sont gardés par des hôtels farouchement semblables à de riches bastions, à des remparts sculptés; mais, malgré ces murailles de solitude, toute une population se plaît sous les ombrages, près des statues blanches, près du temple antique, à respirer les effluves des fleurs, tandis que sur les gazons ras, d'un vert savoureux à l'œil, une lance d'arrosage éparpille des arcs-en-ciel dans une poussière d'eau.

Ces hôtes étonnants arrivent-ils du Marais ou de la place de la Bastille? Non, Paris n'est pas si dépeuplé que le feraient croire les volets fermés des palais endormis. Il existe dans le faubourg Saint-Honoré, comme dans la rue du Rocher, un peu partout, des maisons à six étages; c'est de là que sortent ces mères qui brodent, ces bambines qui sautent à la corde, ces petites bonnes jouissant d'un des plus jolis parcs du monde et même de Paris.



Au centre de la ville, vers ce vieux décor parisien qui se nomme la rue de la Lune, les bébés friands, et même leurs mères, dévorent la chaude brioche européennement célèbre, et de qui le fumet s'épand jusqu'à la porte Saint-Denis ; non loin du café connu où naguère se

réunissaient les *m'as-tu vu*, les comédiens de province en quête d'engagements : c'est, malgré l'été, le brouhaha du perpétuel encombrement.

D'ailleurs, si l'on examinait attentivement les persiennes de certains entresols clos, ou de quelques rez-de-chaussée, on pourrait y découvrir l'œil angoissé d'un prisonnier volontaire qui veut faire croire, pauvre *snob*, qu'il est aux eaux, tandis qu'il attend la nuit noire pour pouvoir respirer. Oh! non, malgré le *cant*, tout le monde ne quitte point Paris durant l'été!

*
* *

Les grands amateurs des forêts pseudo-sauvages et des parcs anglais sont heureux à Paris pendant la chaude saison.

C'est le bois de Boulogne qui leur offre sa ravissante nature où la nature n'est pour rien, son paysage artificiel où les arbres admirablement imités sont peut-être repeints chaque nuit par des artistes engagés exprès, où les fauvettes

sont sans doute mécaniques et remontées tous les matins par le chef des chœurs de l'Opéra, tandis que les cygnes parfaitement articulés vont sous les ordres du machiniste du Châtelet. C'est un mélange exquis et inextricable de faux et de réel comme serait un paysage peint de main de maître. On pourrait le signer d'ailleurs, et ce serait justice, *Haussmann direxit* (de l'Académie des Beaux-Arts).

Et, juste à l'autre bout de Paris, aux Buttes-Chaumont, les familles et les enfants du peuple, les artisans jouissent aussi d'un paysage singulier. Dans un espace de quelques arpents, voici des montagnes, des plaines, des grottes, des cascades, des falaises, un pont suspendu, un temple de Vesta.... Et cela prend un air factice d'œuvre d'art très voulue, très poussée, *Alphand pinxit* (également de l'Académie des Beaux-Arts).

Et, plus loin encore, sous l'ombre sévère du donjon que hante l'ombre du duc d'Enghien, c'est le bois de Vincennes, où le plumet rouge

des artilleurs pose sa tache parmi les verdures. Le lundi, une étrange floraison de papiers gras indique que la récolte du saucisson et du jambonneau a été fructueuse la veille. Sur les lacs paisibles de légers bateaux emportent la robe blanche des dernières grisettes qu'on ne trouve plus qu'entre Saint-Mandé et Joinville-le-Pont.

Mais le peintre de marine a bien d'autres sujets d'études. Près d'une barrière en rotonde, une des plus étranges élucubrations qu'un architecte ait jamais conçues, voici le bassin de la Villette, où virent les bateaux venus peut-être jusque-là du lointain Océan.

Un peu plus loin, le canal Saint-Martin épanche ses eaux d'écluses en écluses. Et, afin que Paris justifie son surnom-cliché de « Babylone moderne », voici des « jardins suspendus » au-dessus du canal. On n'attend plus que Sémiramis.

*
* *

Ah ! l'on prétend que Paris n'a plus de Pari-

siens. Eh bien non, c'est un pur paradoxe. Non, ce ne sont point seulement les clients de *Cook and Cº* qui, vêtus bizarrement, casqués de chapeaux risibles et armés de jumelles, émaillent les places et les rues ou traversent les Champs-

Élysées et les Tuileries, refuges à ces heures des *nounous* et des *babies*. Ce ne sont point seulement les étrangers dont le flot bat le boulevard apportant des *yes*, des *si* et des *ya*. Certes, ils sont innombrables ces étrangers, venus des quatre points cardinaux afin de humer l'air de Paris; mais ce ne sont point ces hôtes qui feront

la foule, le 14 Juillet, eux qui danseront sur les avenues, ni surtout eux qui iront saluer l'Armée, à la grande revue de la Fête nationale.

Dans ce même décor du Grand Prix, à Longchamps, déferle une marée où le rouge et l'or dominent. Cavaliers, fantassins, artilleurs couvrent la pelouse, immobiles, et encerclés par la tache noirâtre que font les milliers de spectateurs.

Après que le premier bataillon de France, Saint-Cyr, est passé, le défilé commence. C'est dans ce cirque immense que dominent les hauteurs de Meudon, de Saint-Cloud et du Mont Valérien, une grandiose fête des yeux, une houle de couleurs, dans le cliquetis des armes, dans le roulement des canons, parmi des rafales de musiques militaires, et les bravos enthousiastes des multitudes, heureusement chauvines.

Et, derrière le dernier fourgon de l'intendance, la foule, toujours pareille à quelque fleuve inquiet, déborde vers la Ville. Quelques heures plus tard, cette foule, houleuse autour du feu

d'artifice, sera elle-même un des plus curieux paysages de Paris : la grande marée du peuple, et, au retour, l'engouffrement, — parfois fatal, — dans la rue Royale, de ce *mascaret* humain qui menacera de submerger le boulevard, mais qui, cependant, paisible, s'éparpillera en torrents rapides par les rues et les avenues illuminées.

En attendant le soir, tandis que ces masses courent, sans lassitude avouée, vers les bals en plein air, des Parisiens de Suresnes, de Saint-Cloud ou de Ville-d'Avray, jettent, en passant à Puteaux, un coup d'œil émerveillé sur le panorama de Paris. Le compartiment du wagon semble subitement transformé en quelque idéale loge pour un féerique spectacle : au premier plan le Bois, et derrière, au-dessus, toute la Grand'Ville étalée, ruisselante de lumière, avec ses tours, ses dômes et ses collines que baigne une buée irisée de gloire, dans de la poussière étincelante, et de la fumée légère comme un voile de dentelle.

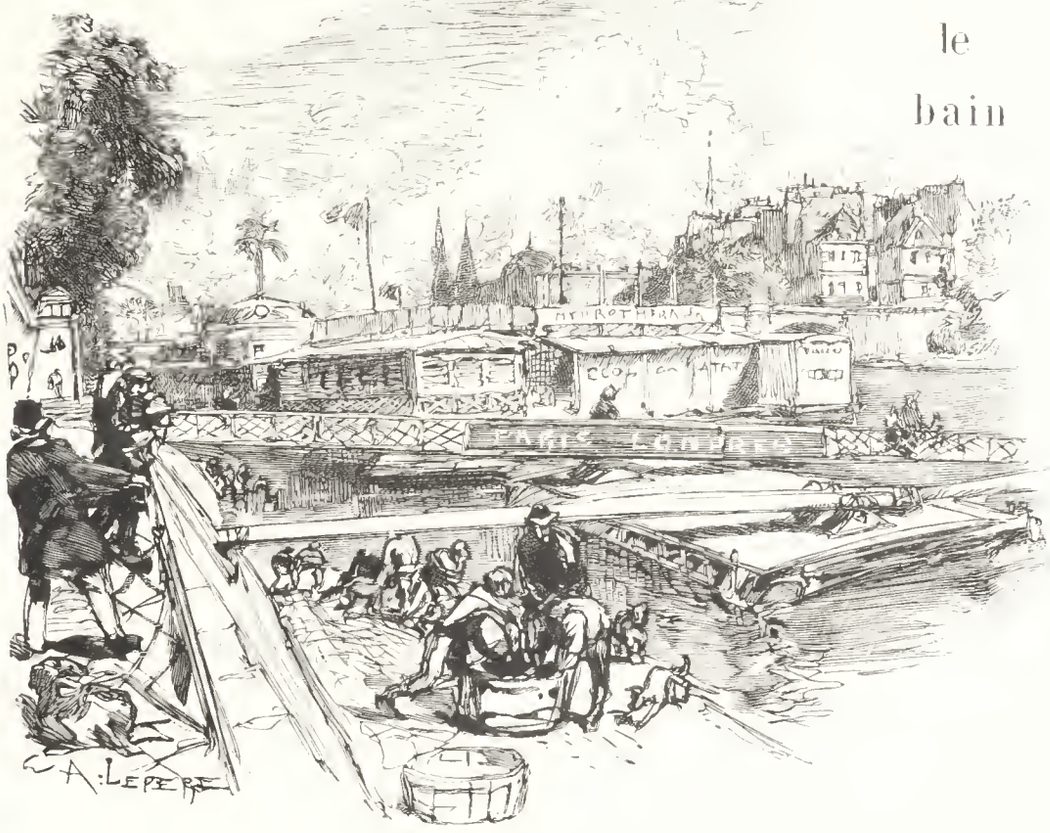
Le plus sceptique Versaillais se sent ému, et les Anglais eux-mêmes n'osent plus vanter outre mesure les parages exquis des environs de Londres, au bord de la Tamise, à laquelle le fleuve Seine n'a rien à envier.

*
* *

Vers les ponts, sur la berge, des arbres subsistent encore, de-ci de-là, pour protester contre l'ensevelissement de la Seine entre des murailles de pierre. Des gens font baigner des chiens. Un bâton tournoie, puis s'abat dans l'eau, tandis que d'un bond l'animal se jette, et, poussant de légers cris de plaisir, va chercher *la canne à bon maître.*

Plus loin, des clameurs, des rires bruyants sortent d'un bateau de bains froids, dans un clapotis d'eau. Une brise soulève de temps à autre la toile flottante qui sert de toit et empêche heureusement le Soleil-Apollon de voir les torses grêles ou les gros ventres grouillant en des flots

dépourvus de limpidité. Chacun prend son plaisir où il le trouve : les belles plages de la mer sont si loin! Ici, on peut avoir la ressource de passer dans la case des bains chauds, quand le bain



froid laisse sur la peau trop de souillures.

Eh! Seigneur! pourquoi donc mépriser ces baignades dans la purée de Seine?

Bast! cela met quelque fraîcheur dans les

poumons. D'ailleurs ceux qui viennent ainsi sont des aquatiques, des tritons parisiens.

*
* *

Mais le Paris d'été possède également des montagnards qui aiment à respirer sur les hauteurs, n'ayant au-dessus d'eux que le ciel, et, tout autour, le vaste horizon. Ce club alpin de Paris ascende les pentes de Montmartre. *Excelsior!* Comme on va aux Grands-Mulets ou au couvent du Saint-Bernard, les alpinistes parisiaques s'élancent vers le Moulin de la Galette, cette apparence de moulin qui n'a plus à moudre que des airs de valse, et où le tic-tac de la meule est remplacé par le tripanpan des polkeurs enragés.

Par les rues à pic et par les raides escaliers qui se dressent comme des serpents rayés sur les flancs de la Butte, des rapins fantasques grimpent et redescendent, dans ce pays de montagnes, où les rez-de-chaussée d'une rue surplombent les toits de l'autre. Ils regardent

l'église du Sacré-Cœur, dont la masse puissante luit sous le soleil, avec des airs de forteresse sainte. Eux vont tout là-haut, sur la plate-forme du Moulin. Soudain, leurs rires cessent en contemplant l'immense Paris bouillant de chaleur, exhalant des buées pareilles à une sueur de monstre, et rugissant dans un effort de travail ou de plaisir. Les clochers et les tours se hérissent, comme des hampes sans drapeau; les dômes se courbent, ainsi que des boucliers énormes : ils semblent gésir sous le soleil qui les frappe. Et, avec de grands gestes d'artistes, les rapins admirent ce panorama gigantesque. D'autres comparaisons surgissent encore devant cet océan de toits que l'on découvre à perte de vue; cet océan où, pareils à des phares diurnes et à des télégraphes optiques, luisent toutes les lucarnes des mansardes, tous les vitrages de peintres et de photographes; tandis que les cheminées se dressent comme des mâts immobiles dans le temps calme, et solides, mais

auxquels parfois les vibrations de la chaleur forte semblent donner un vaporeux et invraisemblable balancement.

— « A toi, Paris ! reine des cités et du pittoresque ! » s'écrie un poète enthousiaste.

« Planons au pays des oiseaux,
« Buvons les brises effrénées,
« Tandis qu'à nos pieds, dans les eaux
« De tes houles bituminées,
« Roulent les foules obstinées,
« O Paris, dont les cheminées
« Ressemblent aux mâts des vaisseaux ! »

Montmartre et son légendaire Moulin de la Galette ne sont pas les seuls grands observatoires que doivent atteindre les fiers alpinistes de Paris. Les tours de Notre-Dame, avec leurs mystérieuses charpentes, la lucarne du Panthéon, ou la colonne de la Bastille, peuvent leur offrir quelques salutaires enjambées, et aussi, là-haut, de remarquables panoramas ; mais l'Arc de Triomphe se trouve mieux placé pour offrir une vue inoubliable, prestigieuse.

Cependant la Tour Eiffel l'emporte sur eux tous. Une ascension pédestre jusqu'au deuxième étage initie le pionnier aux gymnastiques joies des Alpes, et, quand enfin parvenu au faîte de cet Himalaya parisien, le touriste jette un regard circulaire, il peut se vanter que Néron lui-même, l'impérial artiste, envierait son sort, si, dans l'autre monde, ce tyran dilettante sait encore avoir des désirs impossibles.

*
* *

Après les ascensions, les descensions.

On sait que de hardis investigateurs profitent de l'été pour explorer les *causses*, les cavernes souterraines du Tarn. Au péril de leur vie, ils vont, heureux d'ajouter le kilomètre au kilomètre de caverne, de boyau souterrain.

Paris, — la plus belle des villégiatures, — offre, lui aussi, l'exploration infra-terrestre, tous les jours, et qui plus est, dans des conditions particulières d'agrément et de confortable.

Voici des marches, enfoncez-vous sous la terre. Vous entrez dans les égouts. Éclairés par des lampes, commodément assis sur des wagonnets que poussent de solides équipes, signalés au passage par le son des cornes, vous cheminez pendant une longue série de kilomètres souterrains; sous vos pieds coule le torrent microbigère qui, de chaque côté, reçoit les affluents. On arrive au grand égout, le Styx, le vaste fleuve sur lequel descend, lente, la barque-vanne, conduite par un Caron municipal.

Et quelle grotte naturelle vaut le réservoir de Montsouris, avec ses deux étages de lacs portés par trois mille six cents colonnes?

Si, de hasard, vous préférez quelque exploration plus émouvante, on vous ouvrira, au Val-de-Grâce, la porte qui mène aux Catacombes. Parmi des piliers croulants, que hantent des rats gigantesques, vous rêverez au sort des premiers chrétiens, lesquels, au dire des employés de l'octroi, sont désormais remplacés dans ces

demeures souterraines par de hardis et insaisissables contrebandiers.

*
* *

Laissez-nous donc habiter Paris l'été, ô forcenés apôtres des stations et des plages, excursionnistes impénitents qui allez chercher bien loin ce qui est là sous votre main. Nous avons déjà les cimes et les profondeurs, or voici la marine : les régates de Billancourt et d'Asnières sollicitent nos longues-vues, tandis qu'une escadre que n'épargne pas toujours le suroit ni le noroit, évolue sur le bassin des Tuileries, rappelant la flotte que Gulliver enleva de Blefuscu.

*
* *

Au coin de la rue, se dresse un échafaudage : on fait sortir de terre une maison naissante.

Là-bas aussi, dans un pittoresque désordre, des fondrières se sont creusées partout, au centre de la chaussée encombrée de pierres

et de gravats noirs sentant le gaz, que des terrassiers lancent à pleines pelles.

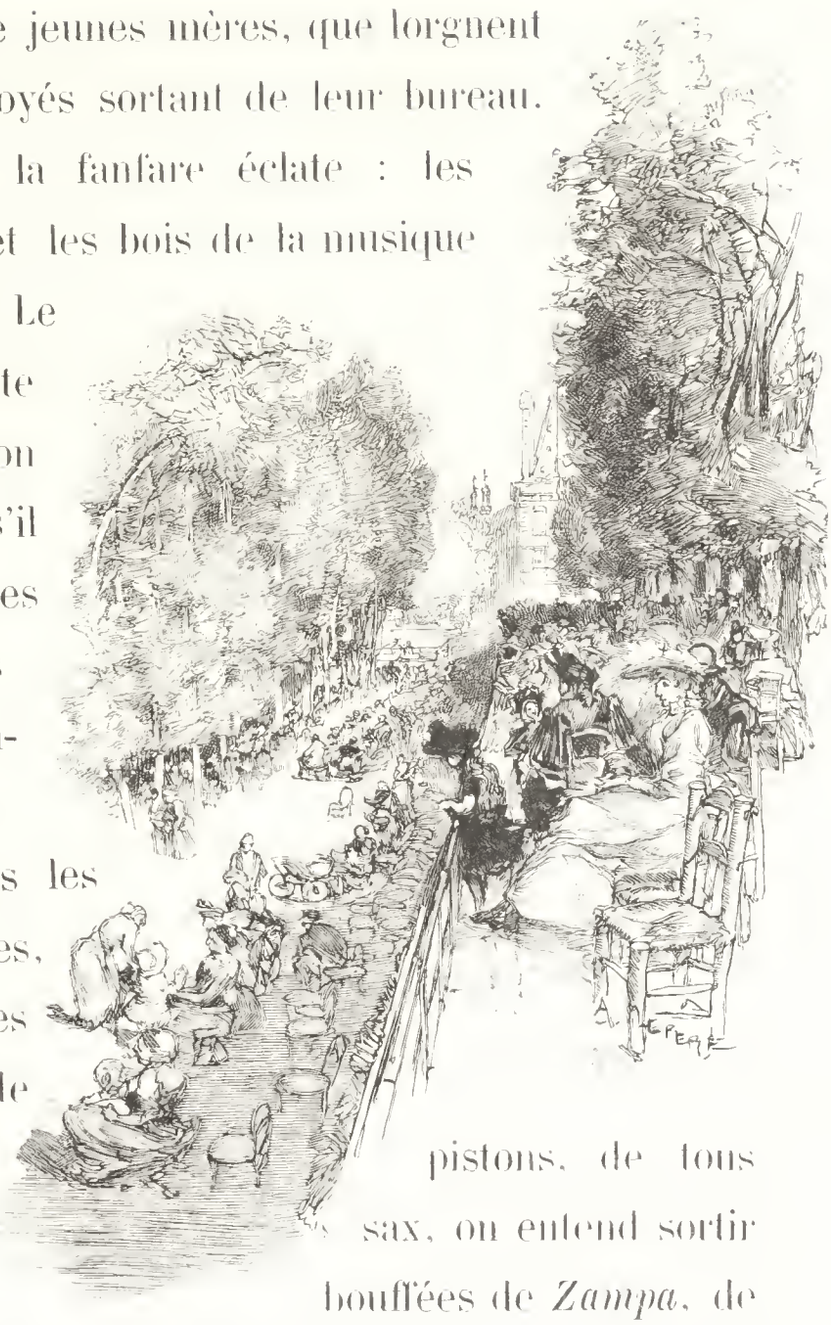
Qu'est-ce encore que ce gâchis? Est-ce l'électricité qui réclame une place nouvelle? Est-ce un tube pneumatique, une conduite d'eau, un égout? On dirait une barricade, et le philosophe constate que Paris n'est pas une ville morte — ah! certes non — puisqu'il n'est même pas encore une ville terminée.

Qu'importe? L'été resplendissant enjolive de son irradiation les gravats noirs et les pierres, et le sable tumultueusement rejeté hors des trous profonds. Le passant sautille en souriant parmi ces fondrières ou ces monticules. Il en sera quitte, avant de sonner à la porte voisine, pour chasser à coups de mouchoir la poussière de ses souliers.

*
* *

Cependant, au milieu des jardins, Tuileries ou Luxembourg, s'est amassée une foule un peu

provinciale d'aspect, mais bonne et réjouie. On voit là de jeunes mères, que lorgnent les employés sortant de leur bureau. Soudain, la fanfare éclate : les cuivres et les bois de la musique militaire. Le chef agite son bâton comme s'il sabrait des fausses notes imaginaires. De toutes les clarinettes, de tous les bugles, de tous les pistons, de tous les sax, on entend sortir des bouffées de *Zampa*, de la *Favorite* ou de *Guillaume Tell*. La foule, très



recueillie sur les premiers rangs des chaises et sensiblement moins à mesure qu'on s'éloigne, écoute; quelques-uns battent doucement la mesure avec la tête; une joie naïve et douce monte de ce peuple de dilettanti bourgeois vers les petits oiseaux, parmi les feuillages. Sous un arbre, où quatre chaises se sont réunies, s'ébauche, en une idylle où *Faust* et la *Traviata* sont pour beaucoup, un prochain mariage.

Le *Pas redoublé* ou l'*Allegro militaire* final jette, pour adieu à ces foules paisibles, des sonorités de guerre, et quelque chose d'héroïque vibre en elles soudainement, sous le ciel brillant comme une victoire. L'idylle s'est compliquée : le fiancé rêve encore à son prochain mariage, mais aussi à ses examens pour le grade d'officier territorial. O effet des musiques militaires!

*
* *

La gare Saint-Lazare attend sa provende habituelle de voyageurs. Pareille à une ogresse, elle

ouvre ses dix portes ainsi que dix gueules voraces, pour dévorer joyeusement les Parisiens qu'affolent les villégiatures.

C'est une course effrénée de piétons et de voitures, tandis que les cafés s'emplissent de consommateurs hâtifs, qui ont l'air de jeter vers le ciel des regards en détresse, et, simplement inquiets du départ, consultent l'heure des deux pendules.

Les uns vont à Trouville, d'autres au Havre. Mais combien s'arrêtent à Saint-Germain ou Maisons-Laffitte? Combien iront à Bois-Colombes ou Asnières? Qui sait même si la plupart ne débarquent pas à Batignolles? Ils portent tous de petits paquets et souvent des fleurs dont manquent les campagnes, obligées de s'approvisionner de roses à Paris.

Le vaste édifice leur présente ses larges escaliers; le mastodonte les absorbe, eux et leurs colis, avec insouciance, sans nul remords; il sait bien, ce chemin de l'Ouest, monstre

débonnaire, qu'il finira par nous les rendre, quand viendront les buées automnales.

Dans tout cet éclat de l'été, rayonnant sous le soleil avec des teintes exquises, dans une allégresse exubérante de vie, il est un paysage très simple et très compliqué, exquis parce qu'il ravit les yeux, et douloureux en ce que l'on ne peut le contempler à loisir et que, mobile, il s'éloigne, laissant le regret de toute chose charmante qui fuit. Paysage vivant, où toutes les couleurs blondes et bleues, roses et brunes, et le blanc laiteux, viennent animer d'ondoyantes lignes. Et ce paysage parisien, merveille que l'été exalte plus qu'aucune autre saison, chef-d'œuvre chanté par les poètes, analysé par les philosophes, désespoir des peintres et des moralistes, hallucination permanente du passant, c'est... la Parisienne, qui va souriante, la jupe ramassée dans un geste inimitable laissant voir à la fois le pied cambré et le poignet cerclé d'un ancien signe d'esclavage devenu symbole de triomphe.

Et de tous ces bracelets unis mystiquement les uns aux autres est fabriquée une des chaînes qui traînent le vaisseau de Paris.

Paris ! ville douce aux femmes et caressante, qui semble éterniser leur été et reculer pour elles d'une façon galante et prestigieuse les premières menaces de l'automne !

Il est, en des quartiers immenses de Paris, — d'un Paris lointain, au delà des gares, aussi loin que les cimetières, — de vastes avenues, quatre fois plus larges que le boulevard des Italiens, avec une double rangée d'arbres de chaque côté, s'alignant à perte de vue. On dirait

des voies de triomphe sur lesquelles, ô malice du destin ! ne passeraient que des tombereaux chargés de terre ou ces fardiers portant de tintamarrantes ferrailles qui battent l'air d'un bruit assourdissant, d'une clameur métallique. Sur les spacieux trottoirs, les passants — peut-être nombreux, qui sait ? — semblent perdus, et ne sauraient constituer une foule.

Les marronniers se recroquevillent, essaimant déjà leurs feuilles dont les cinq pointes pareilles à des doigts crochus ont l'air de griffer la terre qui veut les prendre ; mais, plus fiers, les platanes résistent encore et portent beau, bien que, à vrai dire, on les sente déjà atteints, fanés, proie prochaine de la première bise.

Une mélancolie, presque une tristesse, s'exhale de toutes choses dans ces quartiers immenses, si lointains, où le Parisien se croit perdu, où il ne comprend pas que des êtres puissent vivre, où il suffoquerait d'ennui lourd, où des pensées désolantes l'assaillent, rien qu'à voir passer sous

le ciel bas et triste, dans la lumière défaillante, quelquefois sous des torrents de pluie, les derniers enterrements gagnant, peu suivis, hélas!

les cimetières suburbains.

Il aperçoit des maisons multicolores : une jaune, une rouge, une verte, une bleue, une violette, une orangée. C'est le triomphe de la polychromie dans l'architecture. Certes, ces pauvres demeures, bâties à la hâte, on ignore avec quels matériaux invraisemblables, donnent l'amère sensation qu'elles enferment des chagrins

plutôt que des joies ; mais elles ont eu raison de se barioler d'étrange sorte, de se farder, d'essayer de se faire joyeuses, le long de ces avenues triomphales, excessives, et navrantes.

Ainsi agit l'automne qui prend les tons les plus chauds pour maquiller la décadence de la belle saison. Sa mélancolie se change en attendrissement ; la joie des yeux l'emporte sur la vague tristesse du cœur.

D'ailleurs, Paris semble renaître à l'heure de l'automne. Une jeunesse lui revient, non seulement la jeunesse retrouvée par les Parisiennes qui sont allées à la fontaine de Jouvence, sur les plages, dans les montagnes et aux champs, mais la jeunesse sans épithète, celle que le vieux Luxembourg revoit, lorsqu'il perd ses premières feuilles. Près de la fontaine Médicis, dont les guirlandes de lierre encadrent la tragédie du Polyphème énorme et noir surprenant Acis et Galatée blancs, souples et nus, les étudiants anciens pilotent les nouveaux. Des jeunes hommes

à barbes en pointe et à moustaches victorieuses expliquent ce symbole à des adolescents dont les joues s'honorent à peine d'un duvet innocent. L'un d'eux dira : « Craignez l'amour, car, sous la forme atroce de Polyphème, mille maux vous menacent ! » Mais un rêveur, regardant l'automne qui paillette de feuilles rousses l'onde claire du bassin, murmurera : « Non, non ! aimez, tant que dure votre jeunesse ; moi qui vieillis..., j'ai vingt-cinq ans, hélas ! déjà !... je vous le dis, comme M. Renan vous le dirait, aimez, profitez du printemps, car le vieillard Hiver vous guette ! » Un railleur ajoute : « Alors, mes chers amis, conspuons Polyphème !... »

*
* *

Quel est ce phénomène étrange ? Quelles sont ces feuilles carrées, polycolores ? Chute inattendue et artificielle ! Elles se collent aux murailles, aux palissades, le long des maisons. Soudainement, sous cette avalanche, les soubassements des

monuments disparaissent ; les larges marches de l'Opéra lui-même, naguère encore couleur de pierre grise, sont subitement teintes en jaune, puis en bleu, puis en rouge, et, au hasard de la bourrasque, de nouveau en jaune, derechef en bleu, et momentanément en rouge. Quand le repos s'établit entre deux de ces averses bizarres, pour peu de temps hélas! on croirait, dans ce bariolage, voir un accès d'eczéma, maladie spéciale à la peau des édifices. Or, c'est simplement la poussée des affiches électorales. Paris va voter dimanche. Et, la semaine prochaine, il ne restera de cette tempête de papiers qu'un lambeau oublié de-ci, de-là, sur quelques portes condamnées, jusqu'à la prochaine période de scrutin brusque et inflammatoire.

*
* *

Les chasseurs suivis de leurs chiens montent et descendent les larges escaliers des gares.

Ceux qui s'en vont, l'air faraud et avec des allures de héros destinés à faire d'innombrables

victimes non seulement parmi le gibier trop rare, mais aussi dans les cœurs féminins, — à l'instar d'une estampe de Rudaux, — gravissent

les marches d'un pas conquérant. Ceux qui reviennent portent en bandoulière dans leurs carniers gonflés les victimes mortes de leurs fameux coups de fusil : dans leurs yeux est la fatigue des bois et des champs arpentés tout le jour en file de tirailleurs. Ils se sentent bien aises, ces Nemrods parisiens (ô cliché !), après avoir oscillé sur des mottes de terre et de vieux sillons desséchés, parmi les terrains mal rabotés, de reposer un peu leurs bottes jaunes sur l'asphalte uni et sûr. Toutefois, ils n'en témoignent rien, cambrant au contraire leur victorieuse allure dans leur veston de chasse, redressant la tête sous leur chapeau de feutre mou. Ils prennent du temps pour héler un fiacre, amusés à former des groupes sur les marches. Un photographe passerait par là qu'ils attendraient, courageusement, immobiles, la sensibilisation du gélatino-bromure appelé à immortaliser leurs sauvages attitudes de tueurs de lapins.

Plus timides, descendent aussi les pêcheurs à

la ligne, qui, dès l'aube, sont partis vers la banlieue, vers la Seine ou la Marne. Ils exhalent une fâcheuse odeur de poisson et de vase ; aussi se hâtent-ils de se dissimuler au fond d'une voiture. Dans leur filet plus ou moins garni, le dos bleuâtre, le flanc d'argent des poissons, luisent par instant avec de frétillants aspects.

Dans la cour de la gare, les voitures rangées à la file montrent les couleurs distinctives des verres de leurs lanternes : bleues, jaunes, vertes, rouges, blanches.

Le dernier chasseur, demeuré debout, attend. Une voix de rogomme, venant d'un fiacre à lanterne verte, lui crie : « Voilà, bourgeois, pour Grenelle. » Mais lui, hautainement, riposte : « Je ne suis jamais fatigué, je marche ! »

Et il s'en va, seul, sans chien, vers le Boulevard. Cet homme a sans doute grand soif, ou faim ; peut-être quelque désir, suscité par l'haleine des forêts automnales, le hante ; mais il se doit à son orgueil héroïque ; il ne veut pas

avoir l'air pressé : un véritable Nemrod ne saurait monter en fiacre.

*
* *

Du haut de Notre-Dame, dans le demi-jour languissant, Paris apparaît énorme, avec des trous d'ombre et des îlots de lumière. Pourquoi évoquer ici, perpétuellement, Quasimodo, Claude Frollo et tout le Moyen Age? Pourquoi comparer l'ancien Paris au nouveau? Pourquoi ce paradoxe romantique de Hugo nous voile-t-il le panorama moderne, qui est là vivant, miraculeux, indescriptible? A la périphérie de Paris, s'estompent dans la brume les hauteurs du Père-Lachaise, des Buttes-Chaumont, de Montsouris ou du Mont-Valérien, de Meudon ou de Montmartre : les monuments et les masses d'édifices prennent des proportions outrées. Voici, au centre, dans le clair-obscur qui commence en bas, la noire place Maubert, où des camelots infimes se livrent à la cote étrange et très spéciale des

bouts de cigares et des résidus de pipes : bourse de misère mal odorante. Et partout l'ombre tournoie comme au fond de vastes puits où roulent des mystères. Mais tout à coup, des serpents bizarres, surgis peut-être de ces initiales ténèbres, se tordent dans la lumière supérieure, élargissant ou allongeant leurs monstrueuses formes, s'attaquant les uns les

autres, s'enroulant, se confondant, formant de singulières hydres à une seule énorme tête et à plusieurs queues plongées en de vagues abîmes, en d'imprévus et sournois marécages.

C'est tout simplement, par chaque bouche de cheminée, la fumée des dîners parisiens qui monte et se balance sous la brise.

*
* *

Mais c'est d'en bas qu'il faut voir la chute du jour. Descendons du paradis et, vers la pointe Saint-Louis, prenons un fauteuil d'orchestre pour mieux contempler la féerie, puis nous irons vers le Pont-Neuf suivre en sa marche déclinante l'artistique et pictural soleil d'automne, le Lavastre des grands décors.

Oh! l'Ile Saint-Louis, où tant d'artistes et de penseurs ont aimé rêver! En amont, c'est la Seine, large comme un vrai fleuve, avec la série des ponts, des berges et des quais jusqu'à Bercy, jusqu'aux gares lointaines. Et circulaire-

ment, d'amont en aval, ce sont l'Hôtel de Ville et les chevaliers de son fronton, vêtus de lumière, la Tour Saint-Jacques avec un diadème de feu, Notre-Dame dont le chevet s'assombrit, sous son horloge qu'on voit petite comme une montre de femme, et la Cité qui évoque les vieux souvenirs dans la paix de ses rues étroites : c'est la jonction des deux bras de la Seine. Paysage ovalaire d'aspect grandiose, cirque où l'on songe aux anciens combats du vaisseau symbolique de Paris contre les invasions des pirates. Paysage d'aspect à la fois intime et riche, quand on se souvient que là, porté par les eaux, fut le berceau de notre énorme et toujours grandissante Lutèce.

Il est au moins un œil pour jouir de ces visions et un crayon pour les guetter et en donner la sensation à ceux qui ne savent point voir. Au premier plan, cette fenêtre ouverte est celle de l'atelier d'Auguste Lepère, l'artiste amoureux du vivant Paris.

Mais sur le Pont-Neuf maintenant, le spectacle mouvant s'anime. Il faut s'y arrêter.

*
* *

Le soleil décline vers le Point-du-Jour (ô ironie des noms !), n'éclairant plus qu'une moitié du dôme des Invalides, dont l'or rougit, tandis que de minuscules nuages, pareils à des serviteurs pressés par l'heure du service, se hâtent de quitter leur tenue grisâtre pour revêtir des livrées roses, ou vertes; les nuages aux teintes pourpres ne viendront que plus tard. Le vitrail de Notre-Dame flamboie, tandis que la tour de l'Horloge, au Palais de Justice, se plonge déjà dans le sombre, et que la pointe seule de la Sainte-Chapelle s'illumine encore, comme un glaive damasquiné taché de sang. Les palais d'alentour gardent obstinément à leur faîte une radieuse couronne. Sur le fleuve, les bateaux-mouches semblent tracer leur sillon dans du métal en fusion, parmi la longue traînée lumineuse que

laisse derrière elle la queue du soleil, devenu un instant comète. Saint-Germain-l'Auxerrois sonne une prière que n'en-

tend point la foule affairée, mais que religieusement écoute la Colonnade du Louvre.

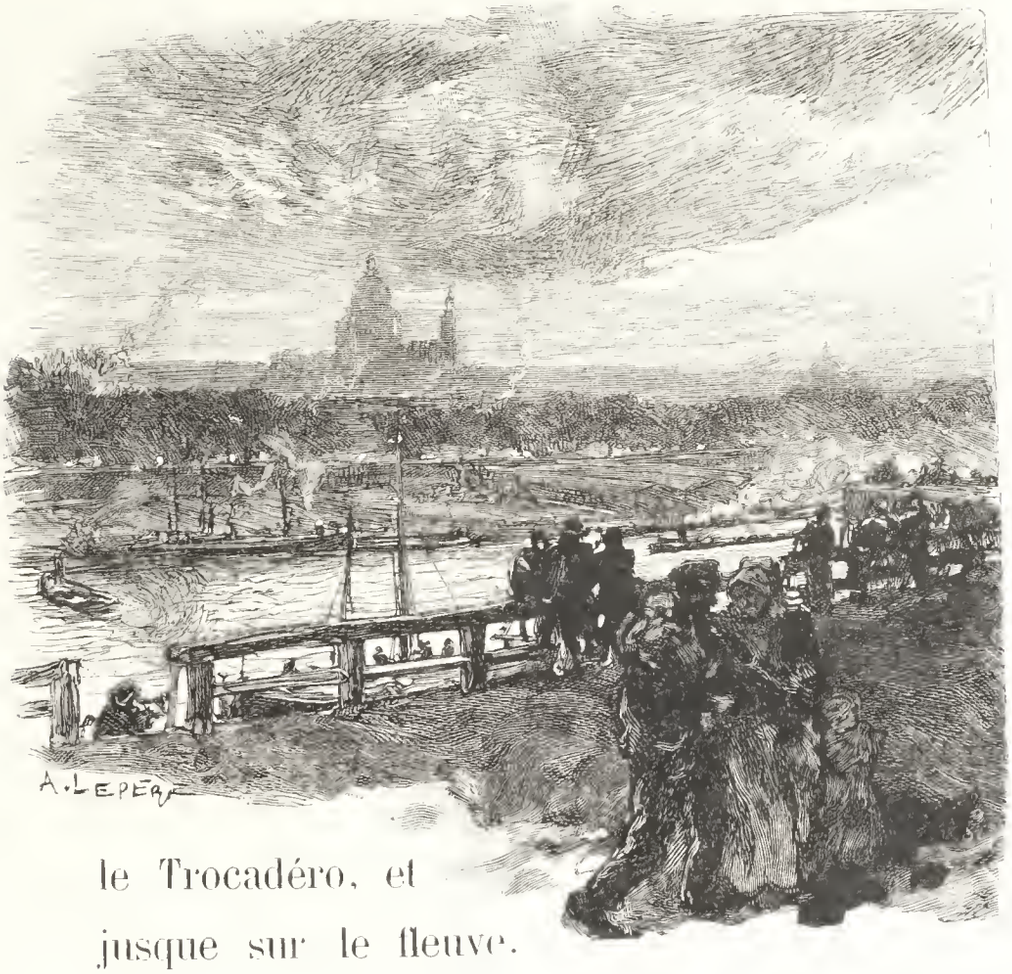
Or, le spectacle est plus loin. Du haut du pont des Arts, le rêveur que nulle voiture inquiétante ne vient troubler peut se laisser bercer par ces harmonies plus belles ici

que dans nul paysage au monde. Fière, la Galerie du bord de l'eau illumine par reflet ses brillantes fenêtres, comme pour saluer la dernière royauté qui reste, le vrai, le seul roi Soleil. De-ci, de-là, sur la rive gauche, tout en boudant un peu, quelques vitres s'allument. L'Institut lui-même étale une grande raie rougeâtre, d'ailleurs vite effacée.

Soudainement, là-bas, une ville orientale apparaît. La Tour Eiffel se profile comme un pal immense. Les deux minarets du Trocadéro, incendiés, reflètent des flammes. Le ciel, au-dessus, prend des teintes vert d'eau, vert émeraude, ou vert absinthe, tandis que les nuages gris-bleu ou roses laissent leur place à des nuages rouges qui, s'évadant à droite et à gauche, s'allongent en *stratus*, et, pareils à des épées flamboyantes, gardent la porte du couchant.

Un instant le soleil se balance au-dessus de l'horizon noir, s'y plonge brusquement et change ce lit sombre en un brasier immense. Autour de

lui, parmi les nuages, partent des fusées de lumière si éclatantes qu'on les croirait sonores. Elles retombent en pluie finale sur le Bois lointain,



le Trocadéro, et jusque sur le fleuve. L'orient, où le dôme du Panthéon s'estompe sur le ciel noir, est déjà dans la nuit. Puis l'occident s'assombrit, sauf la Tour, qui secoue encore son drapeau dans la lumière. Elle-même

enfin s'éteint sous la triple obscurité du soir, de la vapeur, de la fumée.

Les *stratus*, fidèles, suivent le Maître, et peu à peu, pareils à un cortège de féerie, ont l'air de disparaître sous l'horizon, tandis qu'en réalité, ayant fini leur service, ils se dépouillent et se lavent de leur pourpre sanglante.

Seuls, deux nuages demeurés à l'arrière-garde, presque au zénith, comme au sommet d'un rempart de ville, continuent à se colorer de rose, près d'un pan de ciel demeuré vert. Mais eux aussi s'évadent, apercevant la lune qui, large, plus large qu'un soleil, montre sa face rousse derrière le Panthéon, dont elle fait soudain émerger de l'ombre le dôme, pareil au casque d'un reître surgissant debout sur une montagne.

Ainsi la féerie du crépuscule automnal — féerie d'un quart d'heure pendant lequel tout Parisien devient poète — est terminée. On rentre dans la vie normale, dans la prose ; les becs de gaz s'allument, piquant dans l'eau qui les reflète

mille larmes de feu. Paysage à l'envers où toute lumière bascule, les astres, la lune ou les lampes électriques, dans la Seine noire et profonde comme un Styx bizarre et ravisseur qui s'emplirait d'étoiles volées au ciel.

*
* *

Tandis que les hommes, ayant achevé leurs labeurs journaliers, ou fatigués de leurs plaisirs, s'en vont, selon leurs conditions sociales, les uns au fond d'un cabaret, les autres aux terrasses des grands cafés du boulevard, et plusieurs dans les salons des cercles, boire ou jouer, les Parisiennes terminent leurs visites chez les couturiers, les modistes, ou encore dans les grands magasins de nouveautés.

La rue de la Paix, où miroitent les bijoux, se couvre de voitures de luxe, parmi lesquelles de modestes fiacres se faufilent. C'est l'heure que certains chasseurs parisiens ont appelée le moment du passage des cailles. Plutôt devrait-

on dire, à les voir prises aux rayons des diamants, que ce sont des alouettes, toujours séduites par ce qui brille, et gazouillant et faisant de légers tirelis-relis devant les étoffes soyeuses, les chapeaux de fleurs, et n'apercevant pas la note des fournisseurs chargée à mitraille.

Cailles ou alouettes, elles vont becqueter gentiment des friandises dans les pâtisseries, comme en un jardin potager où pousseraient des choux à la crème; leurs mains gantées allongent des griffes mignonnes pour saisir les sucreries, et parfois elles plongent délicatement leur bec rose, frivole et babillard dans une gouttelette de vin ambré.

*
* *

Mais c'est l'heure aussi où le grand magasin attire ses foules. Entrez : c'est un parterre de choses variées faites pour la séduction des yeux. Un arc-en-ciel s'est posé là, dans cette ruche où, à travers les étoffes, les dentelles, les

meubles, les tapisseries, les bibelots, s'agitent les commis pareils à des frelons, devant les clientes butineuses comme des abeilles.

O amateurs des virgiliens paysages et des clichés géorgiques, vous qui citez le *mellificatis apes*, venez voir la ruche parisienne en travail. On vous a conté que, dans la nature, il n'existait qu'une reine abeille capable d'amour, ayant à sa disposition les frelons empressés, et, sous ses ordres, les abeilles neutres, pauvres esclaves. Ici, voyez tant de reines abeilles commander à tant d'abeilles servantes, et songez que certaines de ces reines-là, parfois, ne savent trop comment payer le suc des fleurs qui doit leur servir à préparer leur miel ! Aussi, combien de frelons attendent à la sortie de la ruche ! Ce n'est pas un poème qu'on pourrait écrire sur les amours de ces reines-abeilles, mais cent volumes.

Un souffle énorme sort de ces palais du commerce, qui éparpillent sur les places la

lumière de leurs lampes électriques, tandis que dans les caisses s'entassent pièce à pièce des milliers de louis jaunes comme le miel.

Mais, par contraste avec ces ruches splendides, combien d'ignobles guêpiers! Combien, dans Paris, hélas! insuffisamment tenu, voit-on de sordides étalages : les trottoirs envahis par de vieux meubles, des savates, des comestibles défraîchis et toutes sortes d'immondices! Mornes paysages! Sinistre aspect de décrochez-moi-ça! écœurant spectacle où maintes défroques innomables avoisinent des victuailles farouches, où des amoncellements de hardes se heurtent à des chaussures séniles!

Ces vieilleries sont ordurières, et pourtant là-bas, vers les quais, d'autres choses antiques, logées en des boîtes, attirent certains papillons qui aiment à errer parmi les bouquins à fleurs fanées, mais encore suaves.

Et bien des poètes s'attardent, là, sous le crépuscule, parmi les lueurs dernières du cou-

chant, auxquelles se mêle la lumière des becs de gaz, rouge et blanche sur les ponts, et l'éclat

fuyant des lanternes qu'arborent les bateaux-mouches, tandis que la statue du cavalier Henri IV se fond peu à peu dans la nuit.

*
* *

Au trot allongé, on revient du Bois. Dans leurs victorias, les jolies femmes, emmitouflées d'un

boa, blotties sous une peau d'animal féroce ou au moins sauvage, afin de braver la fraîcheur subite, tout en livrant leurs visages à la brise de la vitesse, passent, rapides visions trop tôt disparues, le long de la rue Royale, au coin de la Madeleine.

Dans des *cars* de formes diverses, des gentlemen, la poitrine bombée, lancent vers le boulevard Malesherbes leur jument baie qui emporte gaillardement la légère voiture. Au fond d'un coupé, dont les glaces sont levées par crainte des rhumes ennemis du chant, on aperçoit le profil poudrerizé d'une actrice bouffe. Certain boursier sommeille un peu dans son quatre-roues confortable, tandis qu'un jeune seigneur, accompagné d'une vieille damoiselle, se laisse secouer dans un cab rutilant.

Tout passe sous la lumière électrique, qui luttait contre le jour, et qui maintenant illumine le crépuscule agonisant.

La Madeleine, dont le fronton se découpe sur

le ciel encore grisâtre, laisse la lumière lunaire baigner ses marches et son parvis.

Dans ce demi-jour, dans cette demi-nuit, le café célèbre qui est au coin de la rue Royale accueille à sa terrasse les fanatiques de l'apéritif.

> Déjà les boulevards piquent en enfilades
> Leurs étoiles de gaz, sous les arbres malades
> Qui tendent vers le ciel muet leurs bras poudreux
> En songeant que jamais il ne fait nuit pour eux.

Et tout le long des boulevards, de la Madeleine à la Bastille, c'est, à la terrasse des cafés et brasseries, le même paysage. Un cadre lumineux, cru : la devanture vitrée, pareille à ces fonds d'or des tableaux de sainteté sur lesquels se détachent les vierges bleues, ou les saintes habillées de blanches et longues robes dont la candeur liliale s'épanouit doucement.

Ici, par exemple, les personnages n'arborent point sur fond d'or les couleurs de l'arc-en-ciel, non ; ils apparaissent en découpures de lanterne

magique : un chapeau de haute forme, une main gantée sombrement, à peine parfois un subit éclairage des pommettes, ou un coup d'œil qui laisse partir une étincelle ; peut-être un bout de gilet clair, ou les scintillements d'une bague ; à noter parfois, de loin en loin, la toilette et les fanfreluches d'une femme assise ; mais cela est éclairé à rebours par le fond éclatant du café et gardé contre les lumières d'ailleurs faibles du boulevard par l'écran de la tente-abri. Aussi tous les personnages apparaissent-ils en ombres chinoises. Le garçon qui va, vient, court, est, malgré son tablier blanc, ombre chinoise aussi.

Car ce qui reluit, ce qui miroite, ce qui pose des tons multiples parmi ce paysage or et bitume, ce sont les véritables acteurs de la comédie, les héros, qui par devoir se trouvent au premier plan, ce sont les verres. Oh ! verres de couleurs assurément, verres d'illumination ! Voici, certes, un reflet des irradiations que prodigue le couchant d'automne, une concurrence

au spectre solaire. Tant l'homme ultra-civilisé, ayant abandonné l'eau incolore, montre une imagination brillante quand il s'en va, rêveur, se rafraîchir, ou plutôt s'intoxiquer!

C'est le noir bitter, le vermouth-cassis rouge, le torino orangé, le chambéry jaune, l'absinthe verte, l'amer-menthe bleu, le bitter-curaçao indigo, et le picon-grenadine violet, enfin le kummel blanc, tous les aphrodisiaques de l'estomac, ou encore le lait que prennent les gens très sages. Voilà bien toute la palette des boissons allant du noir au blanc, à travers le prisme des sept couleurs. Mais combien d'autres nuances secondaires, obtenues grâce aux invraisemblables mixtures que fabriquent, à petits coups, avec un soin minutieux, les dévots de ce que certains appellent *five o'clock absintea* : on en admire d'opalines, telles que le kummel à l'eau avec addition de menthe ; on en redoute d'autres troubles et violacées, d'une teinte sale et maladive, comme l'absinthe à la grenadine,

innomable mélange, dont le ton rappelle l'eau de ces verres où, dans les ateliers, les peintres nettoient leurs pinceaux !

Et le soleil artificiel emmagasiné dans les usines à gaz et les câbles électrigères, et de là répandu dans les globes du boulevard, vient se mirer en ces verres de couleur vénéneuse ; de même que, sur le bord des étangs, le vrai soleil jette ses gammes les plus éclatantes sur les fleurs empoisonnées.

*
* *

Entre les deux portes monumentales mais qui, derniers vestiges du passé, semblent humiliées par la hauteur des édifices modernes, à l'entre-croisement des quatre boulevards Saint-Denis, Saint-Martin, de Sébastopol et de Strasbourg, dans le quartier commerçant par excellence, la cohue grouille parmi un inextricable enchevêtrement d'omnibus, fiacres, chariots, voitures de la poste, victorias, lan-

dans et vélocipèdes. De même au carrefour Montmartre. Dans une tempête de jurons, les cochers avancent péniblement, comme des marins ayant le vent debout. Tout à coup, une coagulation subite s'effectue, et plus rien ne bouge : une congestion est à craindre, un arrêt subit de la circulation ; mais apparaît un gardien de la paix, qui allongeant le bras à droite, à gauche, fait l'office d'une valvule et envoie le courant, tantôt dans une artère, tantôt dans l'autre, évitant ainsi que, à la grande stupeur du statisticien municipal tapi dans sa cahute pour dénombrer les voitures et les chevaux, ne survienne un phénomène fatal, une embolie au cœur de Paris.

Parfois, dans les artères elles-mêmes, parmi les artérioles, les veines et les veinules, se produisent de singuliers étranglements, des boursouflures dangereuses, des anévrismes.

Certaines voies sont engorgées comme si un torrent fou venait à les emplir : ainsi le fleuve

humain qui roule en deux sens contraires dans la rue Montmartre est un des fleuves les plus encaissés du globe. Une multitude de petites rues semblables à des ruisseaux également trop étroits s'y jettent. Mais Dieu garde le navigateur d'atteindre sans une bonne boussole et un pied marin les parages de la rue du Croissant !

Il y a là un extraordinaire remous, un maelstrom, un gouffre, que traversent difficilement les deux courants, montant ou descendant, de la rue Montmartre. C'est le carrefour des journaux, la halle plein-air des camelots. C'est l'inconcevable enchevêtrement des grands chariots chargés des rouleaux de papier, avec les voitures destinées à transporter les journaux, les coupés des directeurs, les fiacres des reporters, c'est l'infini stationnement des camelots hurleurs qui attendent le *papier* (ainsi nomment-ils les publications les plus diverses).

L'étincellement des becs de gaz, des lampes électriques, des girandoles alignées au fronton

des cafés, rendent encore plus obscure l'étroite rue du Croissant, rectiligne en dépit de son nom. Dans une obscurité vague, vont, viennent, courent, s'affolent des êtres énervés : c'est le rédacteur en retard qui porte sa copie, puis le camelot tenant enfin son *papier* et criant tout de suite comme un possédé, avec une fraîcheur de voix reposée : « Voilà le journal, demandez les dernières nouvelles ». Ces hommes pressés enjambent d'autres hommes qui, paisiblement assis sur le trottoir et somnolant un peu, attendent leur tour de travail. Un fardier vire là dedans et heurte deux voitures. Des femmes affolées courent sous les pieds des chevaux ; des gavroches piailleurs s'effarent comme des moineaux.

Mais on n'écrase là personne... excepté quand, exagérant encore l'entassement de chair humaine ou chevaline, l'amoncellement des roues de papier, des petites charrettes à bras et de tout ce qu'on peut imaginer de plus encombrant, surgit tout à coup, sur cet espace exigu, une énorme

manifestation ouvrière, ou un monôme d'étudiants. Parfois les deux ensemble !!

Dès lors, à chaque fenêtre des journaux s'allongent, — comme si, par enchantement, le sifflet d'un machiniste de théâtre avait donné un signal — des têtes, des têtes, des têtes. Les devantures, tout à l'heure éclairées chaudement, mais vides, s'emplissent maintenant, et l'on croirait voir sur chaque façade une fantasque apparition de marionnettes noires.

Sur la porte des cafés ou des magasins se pressent des curieux.

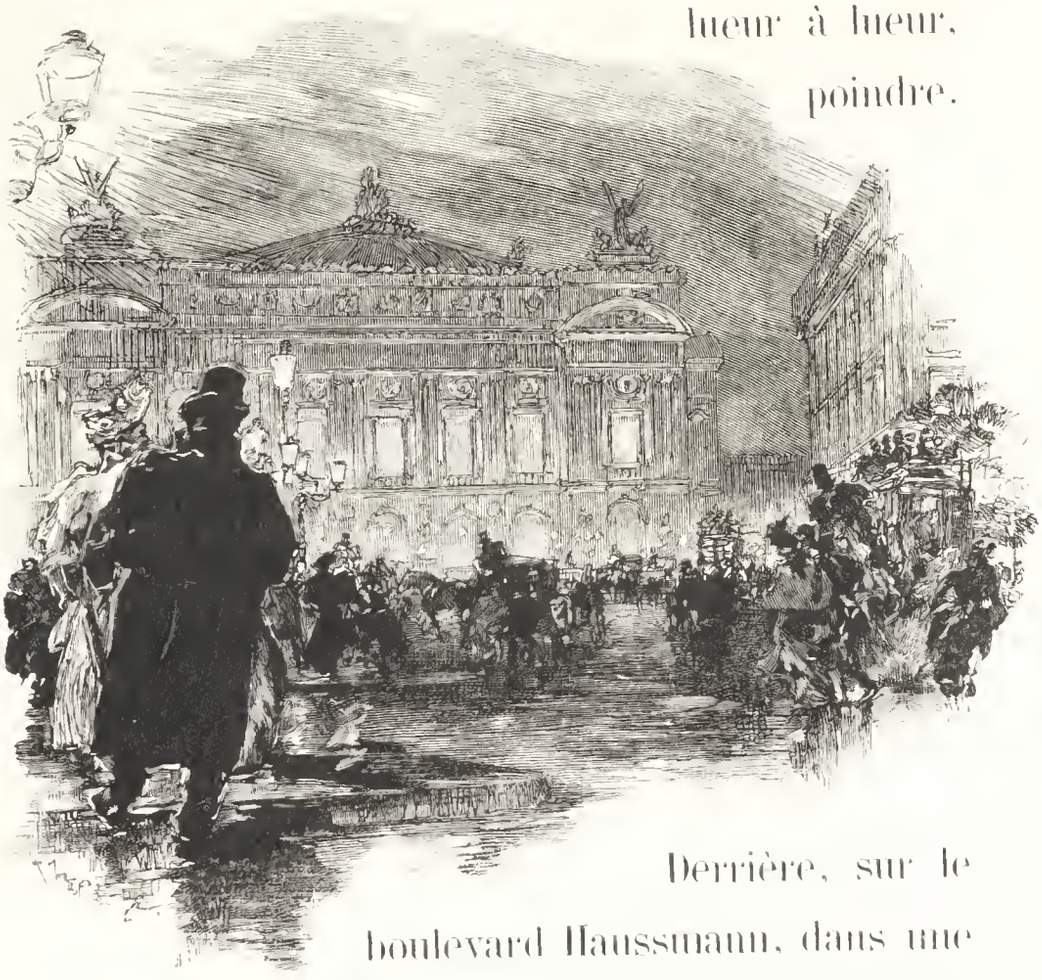
Et les gardiens de la paix rétablissent la circulation par les moyens ordinaires et touchants dont ils appuient le traditionnel *circulez*.

*
* *

Paisiblement, l'Opéra s'allume.

Deux gardes à cheval, immobiles et pareils à des statues de bronze, couvrant des plis rigides de leurs manteaux étalés largement la croupe de

leurs montures, forts, pacifiques et rêveurs, sont posés devant l'édifice. Un coin s'éclaire, puis, comme si le feu courait, on voit l'illumination, lueur à lueur, poindre.



Derrière, sur le boulevard Haussmann, dans une demi-obscurité, arrivent les petites danseuses qui piaffent en sautant de leur fiacre ou de leur coupé, sous l'œil placide des choristes et des figurants humant la dernière cigarette sur le

trottoir réaliste, avant que d'aller poser dans l'idéalité bizarre de la scène.

*
* *

Le vieux marchand de marrons, à casquette de loutre, tourne et retourne son odorante provision dans la large poêle percée, sur le fourneau.

Te voici, ô hirondelle d'hiver! Déjà!...

Oui, l'automne peu à peu s'alanguit. Plus de feuilles aux marronniers, à peine quelques-unes sur les platanes résistants. Les statues de marbre commencent à frissonner sous la brume, dans les squares. Un vent, point froid encore, mais fort, s'amuse à faire valser les feuilles sur les trottoirs. Au-dessus des toits, valse aussi la fumée des soirs frileux.

Durant un instant, l'angoisse saisit à la gorge le Parisien, une angoisse très vague, parfois même assez douce. Pour un peu, il aimerait à feuilleter des lettres fort anciennes, les trésors du passé, les mélancolies du Déjà-Plus, et à se

rendre triste avec profondeur. Il songe que la Toussaint est proche, il voit comme en un rêve sombre les alentours du Père-Lachaise peuplés de marchands de couronnes, et de marbriers dont les boutiques sont pleines de tombes neuves qui semblent s'offrir au client! Oh! les couronnes de perles : *Souvenirs et Regrets!* et les médaillons où quelque chromolithographe a peint un monsieur éploré auquel à travers un sépulcre une main féminine fait signe de venir dans l'Au-Delà! Il se rappelle certain soir où il passa en voiture sur la route suspendue au-dessus du cimetière Montmartre : au clair de lune, à perte de vue, des mausolées et des ifs funéraires. Et, très las de tout, le Parisien voudrait mourir doucement, dormir toujours....

Mais il hésite. Il hésite avec énergie.

Déjà, le long du boulevard, les théâtres s'allument. La cohue des marchands de billets encombre la Chaussée d'Antin, la rue de Bondy. D'immenses affiches, pleines de ces femmes

décolletées que mouvemente le parisien crayon de Chéret, annoncent de mirifiques spectacles, des plaisirs exquis. Le Parisien songe à ces affiches tentantes. Il se laissera séduire de nouveau par la vie. Il aperçoit d'avance les revues de fin d'année où seront si peu habillées tant d'indigènes des Batignolles, les grands bals que l'on donnera dans l'édifice singulier qui fait tourner des verres de couleur rouge sur les ailes d'un moulin imaginaire. Que faire de toi, ô Mélancolie? Il rejette dans le tiroir les lettres jaunies que retient un ruban fané.

Que faire?... Mon Dieu, il reprend son courage et chasse la brume en allumant un cigare extra, se disant qu'après tout, si les hirondelles sont parties, elles sauront bien revenir.

*
* *

De huit à neuf heures, un grand calme tombe sur la Ville, un repos se fait le long de nos rues, places et boulevards.

Pas pendant les Expositions Universelles : ces années de gala viennent, tous les deux lustres,

forcer les plaisirs des 14 juillet à se prolonger par miracle jusqu'en automne : on voit alors, pour faire suite au coucher du soleil, l'apparition des flammes, des bouquets d'artifices, et, comme une pluie

d'or tombant dans la Seine par-dessus les dômes augustes des palais, d'innombrables fusées versicolores.

Mais, durant les années ordinaires, quand la vie suit son cours normal, quand les horloges pneumatiques sont les vraies modératrices et dispensatrices de tous nos mouvements réglés comme des montres, quand Paris garde ses habitudes, un grand calme entre huit et neuf heures du soir l'envahit : on dirait qu'un linceul est tombé sur la Ville afin d'étouffer le bruit.

Oh ! rassurons-nous ! Ce linceul n'est qu'une vaste nappe : on dîne, partout on dîne.

Dans les maisons à six étages, on voit, de l'entresol au sixième, luire sur l'édifice obscur les lampes des salles à manger placées juste les unes au-dessus des autres.

Heure de calme qui n'est qu'une heure de relais. Tandis qu'à la campagne elle sonne la fin de tout, le prodrome du hâtif et long sommeil, à Paris (supériorité évidente de la ville sur les

champs) elle marque un recommencement : les forces reprises après la journée de travail pour la nuit de plaisir. Calme précurseur de la grande agitation nocturne.

A travers une large porte d'hôtel, fièrement éclairée, on aperçoit, étoffé d'un tapis épais, un escalier dont les rampes sont remplacées par des plantes exotiques, des fleurs rares. Les voitures s'arrêtent, un gentleman en descend, offrant la main à une femme élégante. D'autres voitures viennent, et d'autres, et d'autres. Des badauds s'assemblent et regardent curieusement, sans souci de la brume légère.

C'est le premier grand dîner de la saison, en attendant l'hiver.

*
* *

Il est proche, l'hiver. Novembre se lamente par la voix sourde du vent qui dépouille les platanes de leurs feuilles tenaces. Bientôt il ne restera plus aux branches que des boules noires, fruits

singuliers et racornis. La lune ouvre une large face froide dans le ciel clouté d'or.

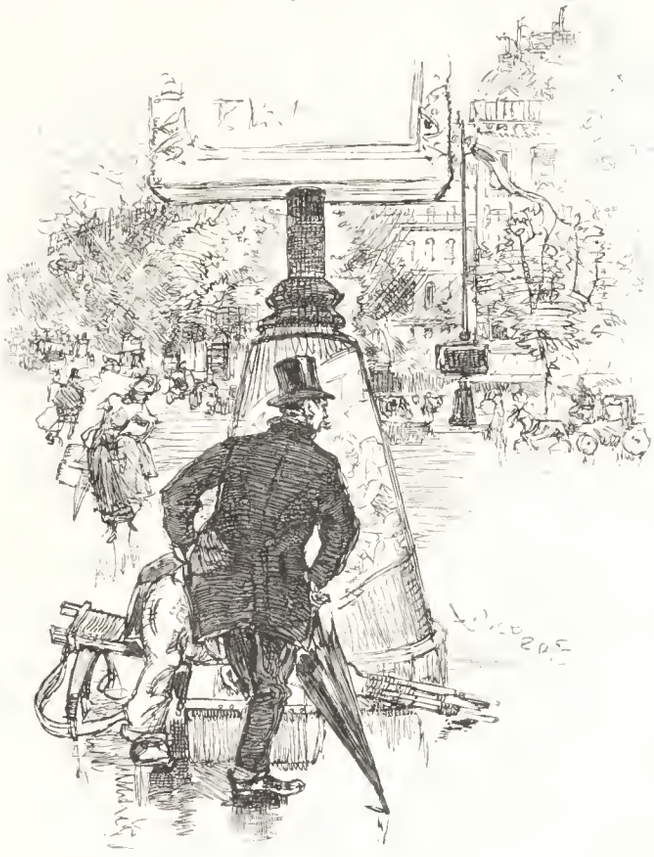
Sur le tramway de Levallois-Perret, un paysan de la banlieue proclame : « Il gèlera p't'-êt' ben, à c'te nuit! » Il ajoute gouailleur : « Ça s'ra la première! Ça s'ra point la dernière : les hirondelles sont parties à bonne heure, c't' année. » Les citadins qui l'écoutent frissonnent, l'un d'eux affirme : « Ce sont les premiers froids qui sont les plus durs à supporter. » Un autre riposte : « On n'est pas habitué encore. »

Et sous la lune sourde, le silence se fait sur la plate-forme.

Vu à travers les grilles du boulevard de Courcelles, le parc Monceau, dépouillé, apparaît étrange sous la lueur de ses lampes électriques. Le temple en ruines prend un aspect fantastique, la pièce d'eau a l'air d'un miroir noir. Selon les mouvements des lumières, on croirait voir, dans les massifs déchiquetés, surgir de pâles ombres errantes. Étrange paysage d'opéra plein

air, qui n'a rien de naturel, presque plus rien d'humain. On se supposerait transporté dans quelque autre planète dotée de nombreux satellites et dont les habitants prendraient sans doute pour un divin jour d'été une de nos plus fraîches soirées de novembre.

Un grand soupir monte des arbres vers les étoiles. Adieu, mélancolique Automne!



Morne Hiver! — Joyeux Hiver!

Morne Hiver, tu couvres le ciel d'un rideau pesant, d'une toile épaisse et grise tissée par les nuées lourdes de neige! Tu rends pareils à des squelettes les arbres défeuillés, tu contractes

ce qui ne demanderait qu'à s'épanouir, tu amortis, tu dessèches, tu détruis, maudit Hiver!

Joyeux Hiver, tu rends aux nerfs et aux muscles l'élasticité, car tu nous rappelles que la vie est un combat, tu nous forces à exalter notre attitude triomphante, à nous défendre contre toi par une escrime savante, et à te vaincre; notre sang circule avec plus de violence dans nos artères, nos fronts se baignent avec joie dans ton atmosphère glacée, Hiver béni!

Morne Hiver, sous ton souffle périssent les choses douces, humbles, petites, les mignonnes choses, pareilles à des oiseaux frileux!

Joyeux Hiver, grâce à toi vivent pleinement les êtres robustes, les baleines monstrueuses et les ours blancs, et les hommes velus couverts d'une pelisse!

Morne Hiver, tu figes la nature et tu éteins le Soleil!

Hiver joyeux, tu suscites Paris et tu rallumes ses lustres!

A bas l'Hiver!... Vive l'Hiver!...

C'est, en poétique dialogue, la grande querelle des frileux, dont la peau se hérisse sous la froidure, et des anti-frileux, qui estiment une belle gelée à l'égal d'un réconfortant. Seulement, par un bizarre illogisme, ce sont souvent les mêmes gens qui, ayant geint contre la chaleur de l'été, geignent encore contre les rigueurs de l'hiver. Ce sont ceux qui détestent les extrêmes en tout, et voudraient, s'ils sont idylliques, un éternel printemps, et s'ils préfèrent l'élégie, un automne perpétuel.

Pourtant, bonnes âmes, le printemps et l'automne, sous leurs bénignes apparences, savent tuer aussi bien que l'hiver, et les cholériques étés font parfois augmenter de notable manière les frais de succession.

Comme chaque âge a ses plaisirs et ses peines, chaque saison apporte avec elle ses douleurs et ses allégresses. L'hiver est tout à la fois morne et joyeux. Paris, seulement, dans le somptueux

décor des fêtes de saison, avec son Noël, son Nouvel An, son Carnaval et sa folle Mi-Carême, peut donner à l'hiver le brillant qu'il comporte ; en même temps, par un retour singulier, c'est la seule saison où Paris sente vraiment s'émouvoir, en ses entrailles de pierre, cette chaleur d'âme qui s'appelle la Charité.

Salut donc, ô Hiver, saison parisienne. Siffle, souffle, tempête ! Les belles dames danseront au profit des pauvres hères ; les beaux messieurs patineront sur le lac glacé, afin qu'un louis d'or luise dans les mansardes.

Seulement, joyeux Hiver, ne sois pas trop morne, ne te décore point de trop de glaçons. Il est inutile de nous envoyer en Sibérie sous prétexte que nous sommes présentement amis de la Russie. Personne ne te saurait gré de cet excès de zèle, messire Hiver !

*
* *

Après la Noël, dont les agapes familiales

inaugurent délicatement l'hiver, après les vives joies des enfants approchant émus des pins chargés de surprises, une période malheureuse s'ouvre pour le Parisien.

Il ne voit plus le charme des devantures de poupées, où de petites femmes habillées comme de grandes personnes montrent, sous leurs chapeaux fantasques exagérant la mode, des cheveux en broussailles blondes, des yeux bleus ou noirs, frimoussettes qui semblent murmurer : « Venez à nous ! Achetez-nous ! » Il ne regarde même pas les boutiques, où des masques extravagants épanouissent leurs faces à longs nez rouges, à barbes ultra-crépues, à lèvres épaisses, à pommettes en saillie, à orbites vides, visages immobiles et inquiétants, qui attendent et espèrent des yeux humains et le souffle de la vie, tandis que des polichinelles, pendus par la tête, agitent au moindre heurt leurs jambes disloquées.

Le Parisien ne veut rien voir, obsédé par la terrible obligation du Nouvel An, par les allées et

venues du facteur, suivi de l'innombrable armée des quémandeurs.

On pourrait peindre un paysage moral en teinte sombre, si l'on jetait un regard dans l'âme du Parisien exaspéré.

Mais un autre paysage, extérieur et sinistre, le plonge dans le désespoir. Sa Ville est soudain encombrée par les petites baraques qui ont poussé sur les trottoirs, comme des champignons monstrueux, comme des excroissances ou des verrues, des furoncles et des anthrax. Encore supporterait-on cette maladie, si, de tous les hospices, de tous les refuges, lâchés par une administration peu prévoyante, ne s'évadaient (répugnant spectacle humain) toutes les misères, tous les vices et toutes les honteuses maladies. Une armée de mendiants, de loqueteux, de déguenillés, de crasseux, d'éclopés, de manchots, de boiteux; des têtes lépreuses enveloppées par des linges sales, des enfants aux yeux couverts de taies, des figures tachées

de croûtes, tous les francs-mitoux et les rifodés surgissent on ne sait d'où, envahissant les rues, les boulevards, obstruant la porte des églises. O jour de deuil, de désastre et de peste! Dans Paris devenu hideux, parmi nos paysages nobles, on lâche une cohue hétéroclite qui abuse de la pitié en soulevant le cœur.

Que peut gagner la charité à ces désastreuses exhibitions, à ces bruyants étalages des vices bas et des misères louches?

Holà! pourquoi choisir cette époque de l'année pour livrer la plus belle des grandes villes à l'assaut abracadabrant des culs-de-jatte? Ce spectacle ignominieux indique, par une antithèse méphistophélique, les jours où le plaisir entre en scène, l'aurore du Carnaval....

O parfaite orgie de la Cour des Miracles! C'est le Jour de l'An! C'est le jour où le Parisien songeur s'efforce d'équilibrer son budget dont le Doit déborde l'Avoir, et où son humeur belle-donneuse se sent crispée, en sortant de chez

Boissier, par la honte noire d'un décor encombré de vilenies et de mendicités exubérantes.

Pauvre Jour de l'An !

*
* *

Un peu avant minuit, le théâtre éteint sa rampe, souffle sur ses girandoles, lançant au dehors, en éventail, ses spectateurs qui, bien emmitouflés, hélent des voitures. Soudain, le boulevard, tiré de son calme, a l'air enragé. Un tourbillon de fiacres, de coupés ou de cabs anglophiles, qui sommeillaient au bord du trottoir, s'éveillent pour une furia de grand train.

C'est surtout vers l'ouest qu'ils vont. Un grand nombre tournent à la rue Taitbout afin d'enfiler à triple allure le boulevard Haussmann. Voici presque une course effrénée, dans cette avenue sombre sous les rares becs de gaz, tandis que les boutiques, étant closes, ne sauraient plus offrir leurs prodigalités de lumière aux trottoirs désormais obscurs.

Au carrefour où se dressent les grands magasins, en lesquels, œils nocturnes, veillent derrière

les vitrages quelques globes électriques espacés, au confluent de la rue Tronchet, de la rue Auber et de la rue du Havre, vers minuit, on ne voit que passants affolés essayant d'échapper aux

furibondes et menaçantes charges de cavalerie nocturne. On dirait une chasse à courre : pareils à des cerfs inquiets, les hommes bondissent entraînant les biches, leurs compagnes. Cependant, les coupés élégants fuient et se succèdent vers le quartier de l'Arc de Triomphe ou le Parc Monceau, sans souci des piétons fracassés.

L'horloge pneumatique, lunesque figure, a l'air de sourire de côté à ce singulier spectacle, avec ses deux aiguilles qui marquent minuit un quart.

*
* *

Plus loin, sous la pâle clarté de l'astre des nuits, l'église de la Madeleine, prise du boulevard Malesherbes, offre un décor magique d'Opéra païen : gigantesque aspect d'édifice qui se profile en perspective grandiose, les colonnes se détachant sur le ciel, dans un conflit d'ombres et de lumières monumentalement projetées.

On attend le coup d'archet par lequel un imaginaire chef d'orchestre peuplerait de chantantes

théories ou de danses sacrées ces portiques au seuil desquels se lit l'inscription : *Sonnette de nuit pour les Sacrements.*

*
* *

Mais à quelques pas de cette évocation grave, antique et tragique, sur le pont de l'Europe, une inexprimable féerie moderne est gratuitement offerte aux passants de nuit. Sous les quatre grands frontons triangulaires de la gare, et, en avant, jusqu'au léger pont suspendu qui arbore des signaux multicolores, une profusion de lunes blanches, toutes les lunes de Saturne et de Jupiter semblent tombées là pour la joie des yeux. Autour d'elles papillotent et glissent les lanternes des locomotives imitant les étoiles filantes : au-dessus d'une immense clarté bleue de lumière tamisée par la cage de verre du grandissime hall, la vapeur, sortant des tuyaux semblables à des Vésuves en miniature, sème des nuages, *cumulus* blancs ou *nimbus* sombres qui

roulent au gré des vents, et où parfois des escarbilles enflammées lancées en brefs zigzags figurent le passage subit de la foudre.

Singulier paysage céleste qu'on verrait en bas! Coin de firmament, morceau d'Empyrée dégringolé dans l'enfer d'une gare, afin de démontrer aux partisans de l'antiquité que le moderne peut être non seulement joli, non seulement brutal, mais grandiose et formidable.

Un train transatlantique immense s'ébranle sur le quai comme un long animal annelé, quelque étrange bête à mille pattes, un apocalyptique dragon aux yeux jaunes ouverts dans la nuit et qui s'élancerait afin de courir vers la mer; parallèlement à ce chimérique monstre, deux menus trains de banlieue, les trains de minuit trente-cinq, joutent de vitesse, fous et jappant du tuyau comme deux petits chiens têtus qui poursuivraient un gros gibier.

Vers la rue de Rome, à travers les grilles, on voit paisiblement monter, à l'aide d'un cheval de

renfort, le dernier omnibus Wagram-Bastille à peine éclairé : hue donc! vestige des diligences du passé, survivant des briskas, obstiné plagiaire de la berline de l'émigré ! Une locomotive qui rentre au dépôt, seule, légère, échappée, prend une voix aiguë et moqueuse, pour le siffler au passage. C'est bien fait.

*
* *

Parfois, tout à coup, la légère vapeur nocturne s'épaissit. On sent venir de la Seine, le long de l'Avenue, vers l'Opéra, une brume froide qui estompe les lumières. Les passants filent ainsi que des spectres flous dans cette ouate.

Soudain, les monuments, enveloppés par le brouillard, prennent des aspects fantastiques. Les lourds omnibus ressemblent à d'héroïques éléphants d'un très ancien tableau qui aurait perdu ses couleurs et ne serait plus qu'une grisaille informe et très vague.

Les bruits s'assourdissent à travers la ville,

devenue pays d'ombres. Parfois un souffle d'air éparpille ces vapeurs, les force à se traîner le long des trottoirs, comme si les nymphes de Corot désertant la vertu des bois virgiliens venaient vicieusement déchirer leurs robes sous les lunes électriques du boulevard.

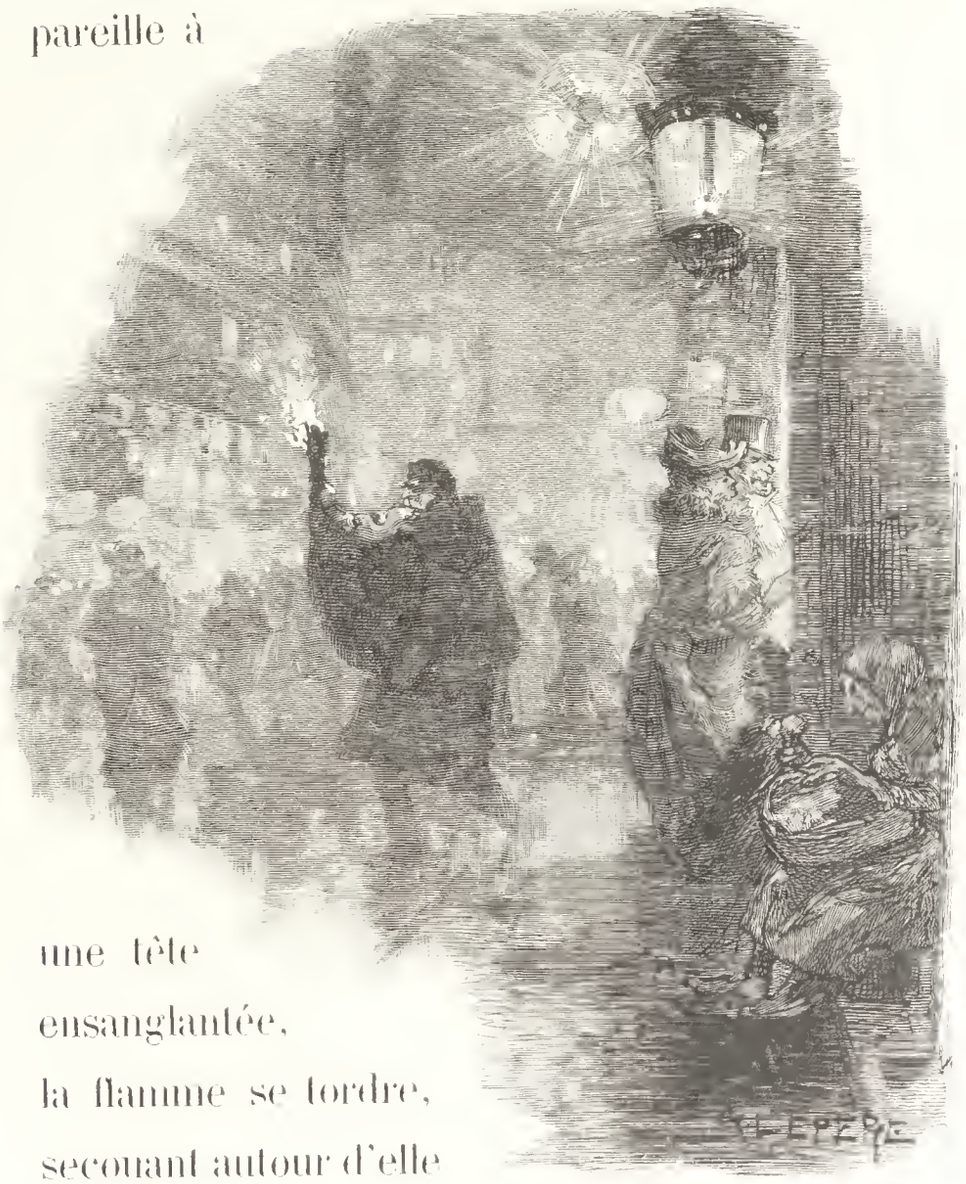
Bientôt tout se plonge dans le charme de l'indécis, de l'indéterminé.

Les nuages du ciel roulent sur nos bitumes.
Hip! voici le brouillard! hurrah! voici les brumes!
Les monuments falots revêtent des costumes
Flottants; les becs de gaz ont l'air d'avoir des plumes.
On y voit comme au fond d'un lac. Vivent les brumes
Noyant les lignes, les surfaces, les volumes,
Et donnant aux vivants des allures posthumes
Dans un ballet spectral, ô Paris, quand tu fumes
Ton énorme pipe de brumes!

Et le Tout-Paris joyeux qui sort des théâtres a, sur le perron, un moment de stupéfaction à ce changement subit et absolu de son décor parisien accoutumé.

Rougeâtres plutôt que rouges, les torches

brandies par des gardiens de la paix essayent d'éclairer ce paysage sans contours. On voit, pareille à



une tête ensanglantée, la flamme se tordre, secouant autour d'elle une épaisse chevelure de fumée, une chevelure ondoyante et rousse qui sent bon la résine :

on imaginerait des dieux noirs pourchassant le rhume avec ton essence, ô pin d'Arcachon!

*
* *

Au boulevard des Batignolles, près du minuscule théâtre, une heure et demie sonne. Aussitôt sur la devanture de tous les cafés du voisinage on entend descendre brusquement le rideau de fer : rrrrà. Et cela semble une mitraillade, souvenir des mauvais jours! rrrrà!

Seulement au bas de la porte persiste un carré lumineux. Deux gardiens de la paix s'approchent et frappant du poing la tôle qui retentit sourdement, ils crient : « Dépêchons! Dépêchons! »

Alors, par ce mètre carré, suprême porte basse, on voit, se courbant, se contorsionnant, laissant choir leur couvre-chef, sortir les ultimes consommateurs, ceux qui n'avaient pas encore terminé leur bésigue ou leur polignac. Et ils toussotent en s'en allant dans la nuit gelée.

« Voyons, dépêchons! » vont dire plus loin

les deux agents en frappant sur la tôle bruyante.

Nocturnement, dans la vague ténèbre qui enserre ces larges voies, où de fuyantes silhouettes de chenapans circulent sous les arbres dépouillés, on entend après le rrrrà des rideaux de fer, le cri des « sergots » : « Allons, messieurs, dépêchons ! » tout le long du boulevard des Batignolles, et par delà peut-être, tout le long des autres boulevards à l'infini, puisque ces voies extérieures forment un cercle autour de Paris. Et de tous les carrés de lumière au bas des portes sortent des têtes à chapeaux ou à casquettes qui, frissonnant dans le froid nocturne, font « Brou, brou, brou! Atchoum ! »

Bonsoir ! bonsoir ! Dépêchons !!

*
* *

Un cataclysme soudain se produit parfois durant les nuits d'hiver.

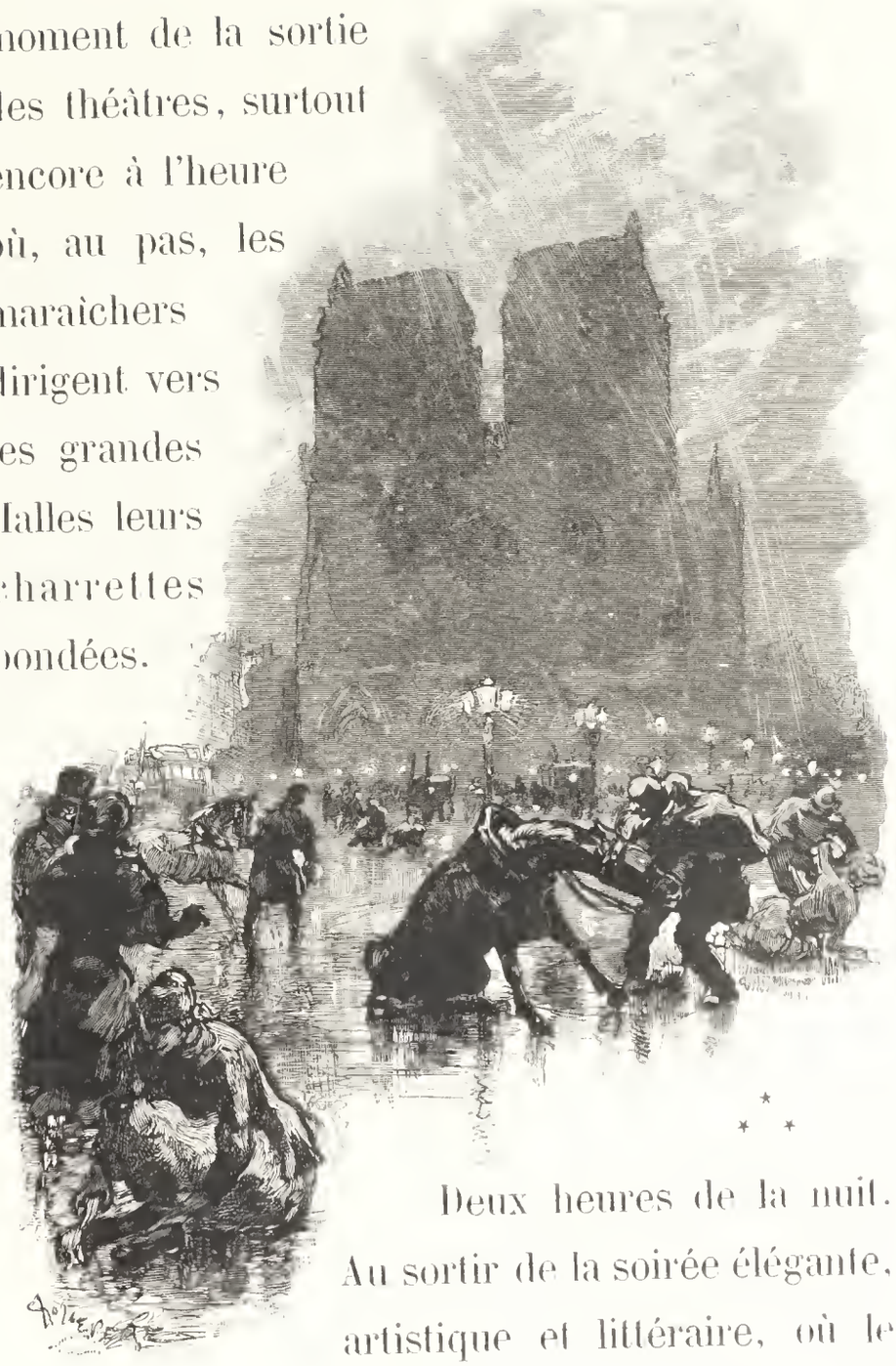
O spectacle de désolation ! Qui a frappé choses, bêtes et gens, les uns de paralysie subite,

les autres d'ataxie locomotrice? On dirait un champ de bataille où tout le monde serait blessé. Des fiacres dénués de chevaux gisent, certains ayant leurs brancards en l'air, comme s'ils voulaient se rendre, plusieurs les brancards en bas, comme s'ils étaient morts. Des cochers traînant par la figure des chevaux qui titubent, eux-mêmes vacillants et perdant l'équilibre; des hommes bien mis, des femmes élégantes essayant vainement de mettre un pied devant l'autre; enfin des malheureux sans vergogne, empruntant aux animaux leur humble allure et marchant à quatre pattes dans la boue glissante, gluante, congelée et traîtresse. Quelques-uns, sans doute frappés d'aliénation, et se prenant peut-être pour des musulmans à l'entrée d'une mosquée, portent leurs souliers à la main, et osent traîner leurs chaussettes parmi d'interminables glissades.

O désastre! c'est le verglas!

Désastre particulièrement effroyable, s'il survient pendant les plaisirs de la soirée, ou au

moment de la sortie des théâtres, surtout encore à l'heure où, au pas, les maraîchers dirigent vers les grandes Halles leurs charrettes bondées.



* * *

Deux heures de la nuit. Au sortir de la soirée élégante, artistique et littéraire, où le Tout-Paris mondain se donne rendez-vous, parmi

le froufrou des robes et la saveur toujours nouvelle des épaules et des gorges décolletées — voluptueux paysage de chair, de soie et de dentelles, paysage embaumé et suggestif! — le temps sec, la gelée, nous excitent à quelque longue marche.

C'est un nocturne solo. Les avenues s'allongent, immenses couloirs vides, sous l'illumination vague des becs de gaz papillotant comme de frileuses âmes de lumière, tandis que les arbres, nus, rigides, figés, dressant la pointe de leurs rameaux vers l'ombre supérieure, font songer à des colonnes d'un ordre composite et barbare destinées à supporter la voûte noire, pailletée d'étoiles, le plafond du ciel, qui semble se poser au ras des toits avec des façons de marbre lourd.

Dans les belles avenues, ces heures de nuit sont délicates. L'asphalte, durci par les gelées, sonne sous vos pas doublés par l'écho, si bien doublés que l'on s'arrête pour voir *si l'on n'est pas suivi* (ô terreur douce aux noctambules!).

Sous la solennité d'une porte cochère, s'encadrent deux gardiens de la paix, au repos entre deux tours d'îlot, roides, encapuchonnés, semblables à des pénitents noirs, parlant d'une voix basse qui retentit quand même dans le silence froid. De rares passants, le chapeau enfoncé sur les yeux, le col relevé jusqu'aux

oreilles, encore pareils à des pénitents déguisés en gentlemen, vous croisent vite, vite, et fuient, mettant au port d'armes dans la poche de leur paletot leur canne semblable à un cierge mort.

Un fiacre roule avec fracas, au trot furieux d'un cheval fouetté rondement (ou carrément), qui réclame l'avoine, et, sentant devant son nez l'espace libre, lui l'habitué des carrefours obstrués, s'y précipite avec un ressouvenir de ses prouesses de jadis, du temps qu'il était brillamment coté parmi les pur sang, sur les *books* des courses de Longchamps, d'Auteuil, de Chantilly. Pauvre canasson!

Les bancs de bois prolongent des ombres bizarres de trapèzes sur le trottoir. Un kiosque, à demi éteint, fait miroiter dans la nuit froide des annonces pharmaceutiques : remèdes contre la phtisie et la toux. C'est une anatomie d'homme au visage torturé qui étale ses poumons disséqués : horreur! on tousse par suggestion rien qu'à voir cet écorché en proie à la bise hivernale.

De-ci de-là, une fenêtre éclairée ouvre un œil de cyclope dans le noir visage des maisons closes, muettes. Deux heures et demie! Ce n'est pas une soirée, une fête, un bal. Pourquoi cette lumière isolée? On évoque des scènes d'intérieur : amour, naissance, mort? Que peut faire, à cette heure, cette créature humaine qui veille là-haut? Le jeu, l'ivresse ou le travail, ou encore une élaboration de suicide? Un drame, une comédie, un vaudeville?

Plus loin, façade illuminée. Une porte haute, large, lourde, s'ouvre brusquement; un couple apparaît : près du monsieur tout noir, la dame toute blanche, soulevant des deux mains sa robe et son manteau, court aussi vite que le peuvent ses deux petons engoncés de *snow-boots* vers un coupé dont un laquais respectueux tient la portière ouverte. Cloc! fait la porte lourde; clac! fait la portière qui se ferme; clic! fait le fouet du cocher. En route!

Un ivrogne, ronchonnant en sa rogonme et

chantonnant des mélopées indistinctes, zigzague, tangue et roule d'un trottoir à l'autre, essayant d'orienter sa marche — oh! marche déconcertante! — vers quelque domicile lointain qu'il n'atteindra point, car, après tout, il n'existe peut-être pas!

Au galop (non pas au grand trot, au vrai galop), passe avec un trinqueballement de ferrailles quelque voiture de boucher. La toile qui couvre les cadavres de veaux et de moutons se soulève au passage, offrant la vision d'un pied exsangue ou d'un ventre ouvert plein de graisse blanchâtre. Un boulanger, poussant le « han » ou le « üüi » traditionnel, travaille dans sa cave ; on l'aperçoit, à travers le soupirail, secouant, demi-nu, des serpents de pâte informes, tandis qu'au-dessus de son toit, trouant la voûte lourde du ciel clouté d'étoiles, tourbillonne une noire fumée, fumée de four, fumée de pain, fumée de rêve pour tant d'êtres qui, s'étant couchés avec la faim, essayent de dormir le

mauvais sommeil, là-bas, vers les barrières, recroquevillés sous la froidure....

Comme elles étaient blanches ces épaules féminines, ces gorges où des fleurs se mouraient câlinement! Comme le cotillon entraînait en un kaléidoscope les habits rouges et les robes bariolées, parmi les accessoires étranges de formes et de tons! Comme on respirait des aromes troublants, des parfums presque vénéneux, et voluptueux et fous, ou brutalement évocateurs, durant la mondaine fête nocturne! Et comme on sentait s'ébaucher en son âme maladive, âme de serre chaude, de tropicales ou tendres idylles, devant tant de femmes en plein éclat, et tant de jeunes filles quêtant un mari!

*
* *

La neige tombe, tombe! Et la nuit noire devient claire. Dans le grand silence opaque, la neige tombe, tombe sans bruit. Pas un souffle de vent ne disperse les flocons étoilés. Ils s'accumulent

doucement, ceux qui sont en fleurs comme ceux qui sont en aiguilles ; ils s'accrochent aux toits, ne voulant point descendre trop vite vers la terre noire, ils s'attardent sur les balcons, ils s'arrêtent aux corniches, ils mettent des manteaux de peluche sur la statue de la République, sur le lion populaire, et couvrent l'urne sacrée de leurs célestes bulletins blancs, place du Château-d'Eau. Le gigantesque groupe prend un très curieux aspect. Les lignes deviennent diffuses sous cette enveloppe d'ouate ; la statue ressemble à quelque Sainte Vierge dont le manteau lourd s'évaserait jusqu'à ses pieds, tandis que le lion saharien devient un ours immobile, paisible et blanc.

La neige cesse, étalant un tapis immaculé, et maintenant toute lumière émane d'elle. C'est comme si l'on avait allumé une rampe de théâtre alors que les frises sont éteintes : les ombres sont en haut. Les candélabres coiffés d'un casque de frimas ne versent plus qu'une lueur trouble, à leur pied, sur une faible circonférence. C'est

la neige qui illumine désormais les balcons et les toits. Le paysage nocturne, en décor, s'éclaire subitement à l'envers.

Les arbres tordent délicatement leurs bras blancs, comme s'ils étaient des pommiers ou des pêchers en fleurs ; ils se sentent réchauffés par la douce neige, et, vêtus d'une fourrure norvégienne, se moquent des morsures hivernales !

Une béatitude immense s'épand sur la ville. Quelque silencieuse que soit la nuit, toujours un rouron vague, une poussée d'haleines vivantes trouble la paix ; mais, quand la neige envahit Paris, plus rien ne se peut entendre : le bruit dort.

*
* *

Pas longtemps. Bientôt une équipe de balayeurs surgit on ne sait d'où, guidée par un cantonnier qui les aligne sur un rang, balai au poing, et les numérote comme on numérote une compagnie au régiment. Puis, sur un ordre, ils se dispersent, et soudain, on entend flic-flic-flic : c'est la neige

si blanche, si pure, la neige d'hermine, qui sous les balais devient noire, et va rouler vers l'égout.

*
* *

Voici le dégel. Une pluie grasse tombe du ciel, tombe des toits, une pluie qui semble de suie par la nuit sombre, et qui vient se mêler au gâchis ténébreux du sol. Paris devient un marécage; les murailles suintent comme des grottes : on voit, à la lueur du gaz, le long des parois, les traînées humides, où l'on dirait qu'une armée de chenilles a passé. Sous les balcons, au bord des corniches, pendent des stalactites de glace.

Vers la place de l'Opéra, dans l'ignoble délayage du dégel, dans le *parfait* infâme fait du sel que projettent les cantonniers et de la neige fondue sous les roues des voitures, la nuit demeure claire sous de larges fenêtres épandant leurs lumières. C'est le cercle. Au bord du trottoir stationnent les coupés, dont les cochers sommeillent.

Et quelques errants de la vie, des va-nu-pieds, des gueux, surgissent et passent, tournoyants et vagues. Ils regardent avec envie les balcons des riches qui s'égayent dans la soie et le velours. Peut-être vont-ils vers ces horribles paradis artificiels, vers ces bouges inouïs où des allahs de bas étage, de vils mahomets offrent l'amour d'ordes houris; ou bien vers ces garnis extraordinaires en lesquels, moyennant deux sous, ils trouveront dans un drap de lit non renouvelé depuis

trois mois une place abjecte mais encore toute chaude, abandonnée tout à l'heure par quelque prédécesseur matinal !

Les vaincus de la vie aux longues faces pâles
Marchent, ratatinés sous les lourdes rafales,
Toute la nuit, sur les bitumes et trottoirs,
Perdus, hâves, maudits, ténébreusement noirs.
C'est la procession des fantômes du Dante,
Saccadée — allegro parfois, parfois andante —
Selon que le sommeil ou la fièvre les prend :
Les pavés sont si durs et Paris est si grand !
Où vont-ils? nul ne sait. Ils errent noctambules
Jusqu'au lointain moment des premiers crépuscules.
Les uns sont des zingueurs sans ouvrage, chassés
De leur hôtel garni ; d'autres, des cœurs blessés
Fuyant le lit vidé de l'ancienne délice ;
D'autres sont des fuyards hantés par la police ;
D'autres, filles de joie ayant perdu l'espoir
De trouver un suiveur qui les suive ce soir....
Des balayeurs portant le balai sur l'épaule,
Des repris de justice en rupture de geôle....
Noir monde ! Se traînant sur leurs maigres talons,
Ils regardent, parfois, d'en bas, tous ces salons
Aux balcons ruisselants de lumière, où l'on joue....
Et se sentent frémir de haine dans la boue !

Et pourtant?... De ce cercle, un jeune homme défraîchi, les yeux caves, sort brusquement, et, repoussant les cochers qui font leurs offres de service, s'enfuit, battant l'air de ses mains, marchant sans précaution, à grandes enjambées, dans la boue. Il gagne une rue déserte, s'appuie au mur, et là, sanglote dans son mouchoir.

*
* *

Au passage d'un coupé lancé au trot, les lacs de boue éruptionnent subitement, comme des geysers. Malheur à ceux qu'elle atteint, cette fange étonnante qui, au dire d'un ironique, a la propriété de devenir noire sur les vêtements blancs, et blanche sur les vêtements noirs!

*
* *

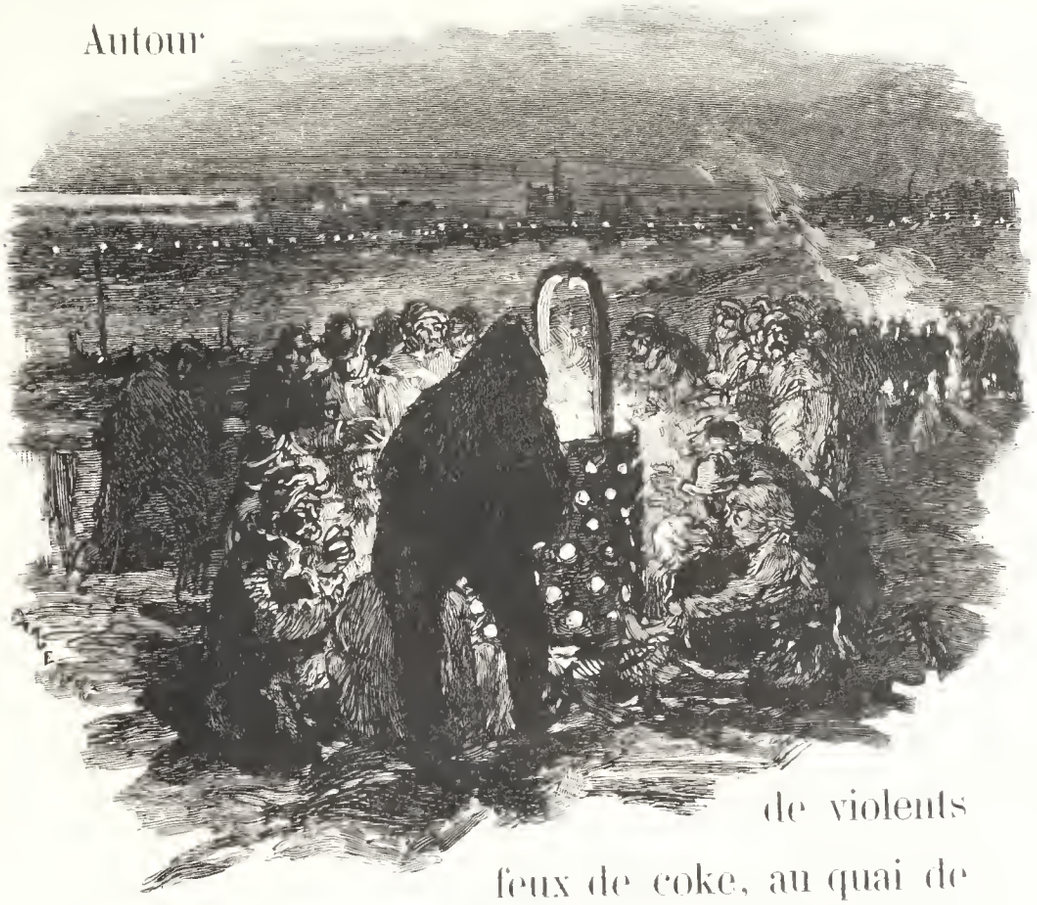
Les grands froids enfin sont venus. Le sol brille éclatant sous une lune implacable. Bassins et lacs sont gelés, et la Seine qui charrie formera bientôt au milieu de Paris un glacier de trois

lieues, longueur humiliante pour les Pyrénées et les Alpes. Les chimères de la fontaine Saint-Michel portent des barbes de glace, les sirènes et les tritons de la place de la Concorde se sont gentiment coiffés de blanches perruques de gemme, et revêtus de manteaux en cristal opaque : capricieuses stalactites, stalagmites imprévues, négligées des touristes que Joanne guide en leurs excursions, mais longuement contemplées du Parisien avec des yeux mouillés... plutôt par le froid que par l'émotion d'artiste.

Paris est devenu un pôle Nord, un Mont Blanc fantaisiste. Salut aux alpinistes spéciaux dont le pied peut escalader sans défaillance les pentes glissantes de la rue des Martyrs ou de la rue Pigalle; mais quel prix offrira-t-on, quel alpenstock d'honneur à ceux d'entre eux qui ont ascendé, sous la bise des cimes, la rue Lepic et la rue Tholozé, ce couloir d'avalanches, où tant de braves ont mordu la poussière de givre, mêlée de la cendre que versent les concierges!

Cent mille Parisiens projettent une promenade à pied sur la glace du lac ; les gamins rêvent glissades au bassin des Tuileries ; le monde élégant attend la fête de nuit au Cercle des patineurs.

Autour



de violents feux de coke, au quai de la Râpée, les loqueteux viennent se presser ; fantastiquement éclairés, ils se chauffent avec une vague allure d'Islandais calmes observant un volcan percé inopinément dans la neige.

C'est nuit de bal à l'Opéra. Le centre de Paris palpite comme un cœur en fête.

Pour répondre à l'illumination de l'Académie nationale de chahut, tous les cabarets, grands, petits et moyens, font flamber le gaz à bec ouvert.

Sur la place de l'Opéra une vie intense, un grouillement bariolé. D'un peu loin, à voir l'édifice, on dirait une fournaise blanche et jaune, où des êtres polychromes viendraient s'enfouir afin d'échapper, dans un autodafé volontaire, aux âpretés de la bise glaçante. On ne sait quel sombre ennui les pousse à ce suicide. Ils y vont.

Mais ces allées et venues, ces entrées et ces sorties, et, sur le large escalier, la descente de tout ce kaléidoscope de couleurs — que domine, hélas ! le noir des habits, — forment une sorte de feu d'artifice d'hiver, où les pierrettes seraient des fusées, les pierrots des chandelles romaines, et les arlequins des soleils. Mais pourquoi toujours l'encadrement sinistre de tant de gens vêtus en employés des pompes funèbres ? Malgré les

polichinelles multicolores et les clowns à l'anglaise, on serait disposé à demander d'une voix basse et triste : « Où est le corps? »

*
* *

Au sortir de cette féerie, — où l'on *s'embête à mort* de près, mais qui apparaît égayante de loin, — la lune étant couchée, la nuit semble profonde sur les ponts, tandis qu'avec un murmure frêle de soieries qu'on froisse, les glaçons qui descendent se frôlent entre eux doucement et flirtent longtemps ainsi avant d'en arriver à l'union indissoluble. Ils s'éclairent en rouge ou en jaune selon qu'ils passent sous l'arche, ou stationnent à la pile du pont. Debout sur son bateau, un homme les écarte à l'aide d'un croc. Très silencieux, il reste insensible à la frissonnante musique des banquises, friss-friss-friss, mélopée norvégienne sans doute, pareille à la plainte du vent dans les sapins, durant les nuits immenses du pôle mélancolique.

Au-dessus de cette embâcle qui se prépare, le spectre d'une ancienne débâcle surgit dans la nuit. Avec ses trous sur le ciel noir, ses arbres dépouillés qui se tordent au troisième étage, son aspect de ruine, chancelante déjà, mais résistant encore au néant, c'est le vieux palais de la Cour des Comptes qui dresse sa silhouette calcinée à côté des amoncellements de glace que roule la Seine. Ô antithèse sinistrement éloquente! En face des rigueurs du froid, les fureurs du feu!

*
* *

Parfois un phénomène céleste survient du côté du nord, derrière la Butte Montmartre. Une vaste lueur empourpre le tiers du ciel, et noie les étoiles. Des mouvements se produisent dans cette masse lumineuse; ce sont des fulgurations, des élancements, des oscillations et des reploiements bien connus des voyageurs qui sont allés vers le pôle. Une aurore boréale? Oui et non : c'est une aurore boréale parisienne.... Quelque usine ou

grand chantier de bois flambe vers Saint-Denis.

Dans un « ah! ah! » de trompe, passent les voitures des pompiers, secouant des torches au-dessus de leur bizarre attelage. Les casques brillent, et la longue échelle apparaît comme le squelette d'un monstre antédiluvien.

*
* *

Non loin du cimetière, les deux prisons, la grande et la petite, se regardent impassibles, bien que leur solitude nocturne soit troublée. Sous la maigre lueur des becs de gaz une foule ondule. Des cavaliers se roidissent sur leurs chevaux qui piaffent.

Des hommes, portant des lanternes, tirent d'un fourgon une sorte de charpente. Un triangle soudainement luit. Tout près, une voiture attend. La foule ici est silencieuse ; à peine, de temps à autre, entend-on le cliquetis d'un fourreau de sabre, ou quelque commandement bref donné à voix basse ; un peu plus loin, des cris sauvages,

des chants bizarres, ignobles, s'élèvent. La grande porte ne va pas tarder à s'ouvrir.

En face, à la Petite-Roquette, on aperçoit les vasistas du dernier étage peuplés de têtes. Ce sont les employés et les geôliers qui se payent ces avant-scènes de balcon.

On croirait, à distance, dans la pénombre, voir des crânes d'anciens guillotinés, venus d'outre-tombe pour saluer le nouveau.

Sinistre paysage !

*
* *

Près des ponts, non loin de cette place *Maub'*, comme les spécialistes du vagabondage et du crime appellent la place Maubert ; puis dans la rue Mouffetard et les sinistres alentours du Panthéon ; puis encore à travers les rues Galande, des Anglais ou de la Huchette, le Paris nocturne devient effrayant. Des murailles lépreuses cachent des garnis redoutables ; d'horribles boutiques de vins offrent aux regards des audacieux

touristes une humanité singulière, que marquent le vice et la misère. Et là-haut, sur votre Montagne, ô Sainte Geneviève, s'alourdit un silence sépulcral parmi des ruelles où l'on croit sentir le péril dans l'ombre épaissie. Certaines rues du vieux Paris, la rue Beaubourg, la rue de Venise, rues de tumulte, donnent la

sensation du sabbat du Brocken, où les truands se marient aux sorcières dans une tempête de blasphèmes ou d'immonde allégresse.

Un contraste brusque rend parfois plus atroce le spectacle de ces êtres qui, pour un sol ou deux, peuvent passer la nuit sur des marches d'escalier : c'est que ces demeures vouées aux escarpes et aux sans-chemises, en attendant la pioche des démolisseurs, furent jadis des hôtels de beaux seigneurs et de gentes dames, au temps du grand siècle ! Sous leurs lèpres actuelles, ces maisons montrent encore des délicatesses d'architecture, avilies, comme un marquis tombé dans la boue et qui exhiberait ses parchemins contaminés par les ordures de ses poches de vagabond.

*
* *

Le mur de Mazas, la nuit, devient effroyable ; déjà lugubre le jour, il s'exagère encore dans l'obscurité. Mais c'est en suivant cette prison

sinistre que l'on se rend à la gare Paris-Lyon-Méditerranée, la gare d'hiver.

A travers l'hémicycle du grand vitrail, on aperçoit, comme deux gros yeux pâles, les deux lampes voltaïques. C'est ici la route menant vers le midi, vers le soleil ! Les gens frileux vont prendre le ticket qui leur permettra, au bout de quelques heures, de savoir exactement comme les nuits d'hiver respectent les palmiers de Nice ou les orangers de Cannes.

*
* *

Les nuits mornes ou joyeuses finissent par finir, les hivers aussi. Mais une fièvre d'attente prend le Parisien, quand les nuits durent trop, ou quand les hivers s'allongent. Il lui tarde de chanter la chanson du renouveau, la délicieuse aubade au soleil levant. Il veut après les fleurs de neige voir les fleurs de pêcher; après les distractions ou les terreurs nocturnes, il réclame le palpitant éclat du jour.

— Joli Printemps, revenez ici, dit le poète.

— Belle Saison, sois nous rendue, songe le négociant.

Le soleil, avec des rayons tentants
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs Élysées ;
Les femmes étaient toutes déguisées
En roses rosées
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

Dans l'or et l'azur les bébés marchaient
Comme des gens ivres ;
Les cafés-concerts grands ouverts crachaient
Les notes des cuivres,
Sonnant l'hallali des vents et des givres,
Et, loin de leurs livres,
Des négociants rêveurs chevauchaient.

*
* *

A de certains signes on sent venir l'aube prochaine, malgré la nuit qui continue.

A des effluves particuliers chacun prévoit la

naissance du printemps, malgré les derniers efforts de l'hiver tenace. L'air, tout en restant frais, n'est plus glacé ni coupant. Le ciel se fait moins opaque, moins lourd. L'hiver va fuir, le jour va nouveau naître. Malgré d'âpres retours de la gelée, voyez sur le quai de la Cité, voyez sur le quai aux Fleurs, les violettes qui reviennent : voici de précoces lilas. Ces fleurs ambassadrices annoncent le Printemps, appelé par le poète :

comme aussi une aurore légère, toute frissonnante, qui teinte le ciel en rose, présage un nouveau soleil.

Salut prochain Printemps! Salut, Jour naissant!

Vers les Halles, les misérables vont, aux approches du jour, afin de glaner, non plus des bouts de cigarettes, mais des reliefs de choux et de carottes. La hideur de ces visiteurs disparaît dans le tumulte de l'immense garde-manger de Paris. Et, sous la lumière électrique, tandis que fume la haute cheminée d'usine qui domine les Halles, les maraîchers, les poissonniers et les bouchers apportent le repas de la Ville qui va s'éveiller dans un grand bâillement de toutes ses portes et de toutes ses fenêtres....

Salut, Matin! Salut, reprise de la Vie!

Ainsi recommence, sur ce Paris bien-aimé, le cycle perpétuel des Heures et des Saisons, parmi les changeants paysages en lesquels on

trouve, pleins de délicatesse ou de force, poussés au sublime de la joie ou de l'horreur, renouvelés à l'infini, des spectacles que ne rencontreront nulle part les plus intrépides investigateurs du Globe.

Car nuls paysages exotiques en l'Univers ne valent, aux yeux des fils de la Grande Ville, les Paysages parisiens !

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 19 Mars 1892

sur les presses à bras de Lahure.

Eaux-fortes tirées par Eugène Delâtre

sur la presse d'Auguste Lepère.

PARIS
IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

++++++++++

ÉMILE GOUDEAU

✻

PAYSAGES
PARISIENS

HEURES & SAISONS

✻

Illustrations
PAR
A. LEPÈRE

✻

IMPRIMÉ
POUR
HENRI BERALDI

++++++++++

30,140,5026 [illegible]